

# LES LIONS DU MAQUIS

*Seb Le Réveur*



# LES LIONS DU MAQUIS

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Odeur du Fioul	4
Chapitre 2 : La Fuite en Jaune	9
Chapitre 3 : Le Sanctuaire de Granit	12
Chapitre 4 : L'Homme de Paris	16
Chapitre 5 : Le Goût du Café Trop Cuit	20
Chapitre 6 : Les Ombres du Maquis	25
Chapitre 7 : Le Code Obsolète	30
Chapitre 8 : Le Jeton de la Trahison	36
Chapitre 9 : L'Embuscade du Col	41
Chapitre 10 : La Preuve par le Sang	46
Chapitre 11 : Le Dîner des Loups	51
Chapitre 12 : L'Incendie des Alliances	57
Chapitre 13 : Le Vent de la Vendetta	63
Chapitre 14 : La Sentance de la Montagne	68
Chapitre 15 : Un Empire de Cendres	73

# Chapitre 1

## L'Odeur du Fioul

Le silence qui suivit la détonation ne fut pas un vide, mais une masse solide qui s'écrasa sur le quai du port de Bastia. Le coup de feu avait déchiré le voile de 1976, brisant la symphonie monotone du clapotis de l'eau contre les coques rouillées.

Luciani restait là, le bras tendu, son 11.43 encore fumant. Ses yeux étaient devenus deux billes de verre délavé, fixés sur l'amas de chair qui s'affaissait contre le flanc de la fourgonnette. Le convoyeur s'était contenté de s'effondrer, une marionnette dont on aurait tranché les fils. Le sang, noir sous les réverbères, dessinait une carte sombre sur le béton poisseux.

— Espèce d'abruti, murmura Gabriel, sa voix n'étant plus qu'un sifflement entre ses dents serrées.

Gabriel Carbone ne regardait pas le mort. Il consultait sa Tank de Cartier dont l'acier brillait avec une insolence obscène. Pour lui, ce n'était pas une vie qui s'éteignait, c'était un calendrier qui explosait. Le timing était mort. La discrétion aussi.

Antoine, lui, ne dit rien. Sa silhouette massive, drapée dans un lourd manteau de laine bouillie, semblait absorber la faible clarté du port. Il se pencha. Le bruit de ses genoux qui craquèrent fut plus net que le coup de feu. Il ferma les paupières du convoyeur d'un geste sec.

— C'est fini pour les prières, Antoine, cracha Gabriel en saisissant une sacoche de toile. On bouge. Maintenant.

Antoine se redressa lentement, tournant son visage de granit vers son frère cadet.

— Il avait un nom, Gabriel.

— C'est un cadavre, répliqua Gabriel en poussant Luciani vers la Citroën DS qui attendait dans l'ombre. Et si on ne dégage pas, on sera les prochains. Tu crois que les types de Paris vont demander les noms ?

La DS s'arracha du quai, laissant le corps derrière elle. Ils traversèrent Bastia dans un silence de cathédrale profanée. L'odeur à l'intérieur de l'habitacle était suffocante : le cuir chaud, l'ozone de la pluie sur le moteur brûlant, et cette pointe métallique émanant des vêtements de Luciani.

— Éteins tes pensées, Gabriel, murmura Antoine sans quitter la route des yeux. On t'entend réfléchir jusqu'à Bastia.

— Les Marseillais vont demander des comptes, reprit le cadet en allumant une Gauloise. Le contrat stipulait "pas de vagues". On n'est plus des braqueurs. On est des cibles politiques.

La voiture s'engagea sur la route du Cap. Les phares jaunes déchiraient l'obscurité, révélant le maquis dense, une muraille de verdure qui semblait vouloir reprendre ses droits sur le bitume. Derrière eux, deux points lumineux apparurent. Ce n'était pas la gendarmerie. Pas de gyrophares. Juste une ombre lancée à leurs trousses avec une régularité de métronome.

— Les Barbouzes, dit Gabriel en sortant un automatique de sa boîte à gants. Ils n'attendent pas les sommations.

Antoine éteignit brusquement les phares et braqua sur une piste de terre que lui seul connaissait. La DS s'enfonça sous les chênes-lièges. Il coupa le contact. Le silence revint, seulement troublé par le cliquetis du métal qui refroidissait.

Ils abandonnèrent le véhicule pour s'enfoncer dans le maquis. C'était une jungle de bruyères hautes et de cistes dont l'odeur entêtante se mélangeait à celle de la peur. Antoine marchait en tête, ouvrant la voie avec la certitude d'un sanglier. Derrière, Luciani trébuchait, l'esprit brisé.

La violence éclata près d'une ancienne bergerie. Une ombre se détacha d'un buisson. Un bras passa sous le menton de Luciani, lui tirant la tête en arrière. Le stylet brilla sous la lune. Le bruit fut celui d'une fermeture éclair qu'on force. Luciani ne cria pas ; il se vida simplement sur ses chaussures.

— Antoine ! hurla Gabriel.

L'aîné attrapa son frère par le revers du veston et le projeta vers la falaise. Ils dévalèrent la pente jusqu'à une petite anse naturelle où un bateau de pêche attendait. Un homme debout à la proue agitait une lanterne.

— C'est le contact de Marseille ! s'exclama Gabriel.

Antoine ne répondit pas. Il regardait l'homme. Il regardait la fixité de la silhouette. Quelque chose ne collait pas.

— Gabriel, attends.

Mais le cadet était déjà sur les galets. Une détonation unique faucha le sable. Gabriel se figea, les mains levées.

— Ne tirez pas ! Je suis Carbone ! On a le fric !

Du bateau, une voix s'éleva, froide :

— On sait qui tu es, Gabriel. Vous avez fait trop de bruit. Trop de sang. Le problème avec les témoins, c'est qu'ils ont une âme. Et l'âme, ça fluctue. Le plomb, lui, est une

valeur stable.

Antoine arriva à la hauteur de son frère. Il comprit tout : Marseille avait vendu le contrat aux services de l'État pour acheter la paix. Les lions étaient devenus des dossiers à classer.

— Antoine... murmura Gabriel, les yeux écarquillés. Ils te laissent partir. C'est moi qu'ils veulent. Donne-leur le sac.

L'aîné regarda son cadet, ce sang de son sang prêt à vendre son âme pour un costume propre. Antoine ne visa pas le bateau. D'un geste fluide, il saisit Gabriel par la nuque.

— Tu te souviens de ce que notre père disait ? Un Carbone ne meurt jamais de la main d'un étranger.

Le long couteau de berger s'enfonça entre les côtes de Gabriel, droit au cœur. Le cadet poussa un soupir de surprise avant que la lumière ne s'en échappe. Antoine le laissa glisser sur les galets.

— Mieux vaut une tombe ici qu'une laisse à Paris.

La vedette accosta dans un grognement de métal. Trois hommes en trench-coat sautèrent sur la grève. À leur tête, Vidal. Un visage de cire, des yeux de rapace derrière des lunettes d'écaille. Vidal ne regarda pas Antoine. Il sortit un mouchoir impeccable et commença à se nettoyer les ongles avec une attention maniaque, avant de consulter une montre de fonction en plastique sans valeur.

— Quel gâchis, murmura Vidal. Vous auriez pu être utiles. Mais vous préférez vos vieux murs et vos secrets.

Vidal se pencha sur Antoine, qui agonisait, touché par une rafale venue du pont.

L'agent sentait le tabac froid et l'eau de Cologne bon marché.

— Tu l'as tué pour l'honneur, Antoine ? Regarde-le maintenant. Il est dans la boue. On va vous emmener au large. La pression du canal de Corse fera le reste.

Un des hommes de Vidal saisit Antoine par les épaules pour le traîner. Dans un sursaut d'agonie, l'aîné planta ses dents dans la gorge de l'agent. Un geste de bête fauve. Le cri de l'homme fut étouffé par le jaillissement du sang chaud.

— Sale bête ! hurla le second barbouze en frappant Antoine à la tête avec sa crosse.

Le crâne craqua. Antoine retomba, mais il souriait, les lèvres saturées du sang de son ennemi. On les jeta dans la cale, lui et son frère, lestés de fonte. Le choc avec l'eau fut un froid absolu. La lumière de la surface s'éloigna, devenant une étoile insignifiante.

Vidal, sur le pont, jeta son mégot. Il ne restait rien de la fureur, juste le ronronnement du moteur.

Trente kilomètres plus haut, à Loreto-di-Casinca, Maria Carbone fixait l'âtre éteint. Elle ne pleurait pas. Elle sortit une bouteille de cédratine et deux verres. Elle savait que le Libeccio finirait par tourner.

Sur le quai désert de Bastia, une flaque d'eau miroitait sous un réverbère. À sa surface, une traînée irisée de gasoil dansait, reflet huileux d'un monde qui venait de s'éteindre sous le poids du fer et du silence.\_

# Chapitre 2

## La Fuite en Jaune

Le sifflement hydraulique de la DS n'était plus un bruit mécanique, c'était une respiration de bête blessée qui s'essouffait dans la montée. Dans l'habitacle saturé, le silence pesait plus lourd que le granit des parois qui bordaient la corniche. À l'arrière, Luciani ne geignait plus ; il émettait un cliquetis humide, le son d'une horloge dont les rouages se noieraient dans l'huile. L'odeur était devenue insupportable : le fer doux du sang chaud mêlé à l'acidité de la sueur et au relent de gasoil qui suintait par les joints de la banquette.

Antoine Carbone serrait le volant comme s'il s'agissait du cou d'un traître. Ses phalanges étaient d'ivoire sous la peau tannée. Il fixait le ruban de bitume défoncé que les phares jaunes lacéraient avec une régularité de métronome. À sa droite, Gabriel restait impeccable dans son costume en lin beige, une silhouette de gandin parisien égarée dans la fureur du maquis.

— Marseille veut du propre, Antoine, lâcha Gabriel d'une voix blanche. Et Luciani, c'est une tache d'encre sur un contrat de dix millions.

— On ne déleste pas un Carbone comme un sac de chaux, Gabriel. C'est le sang.

Gabriel fit claquer son briquet. La lueur éclaira ses yeux, deux fentes de verre froid.

— On est en 76. Les bergers au grand cœur, c'est pour les cartes postales. Le gamin a paniqué, il a arrosé le convoyeur alors que le type avait les mains en l'air. À cause de lui, ce n'est plus un braquage, c'est une boucherie. Paris va envoyer les barbouzes. Tu veux finir dans une fosse ou tu veux régner ?

Antoine freina brusquement. La DS plongea du nez, les pneus crissant sur le gravier d'un terre-plein surplombant le vide. Le Libeccio hurlait contre la carrosserie.

Antoine se tourna vers l'arrière. Luciani avait le visage de cire, les yeux révulsés. Il cherchait de l'air, une main poisseuse griffant le dossier du siège.

— Antoine... j'ai froid... murmura le cousin.

Antoine sortit de la voiture, suivi par Gabriel. L'air frais de la montagne les frappa comme une gifle. Gabriel sortit son calibre, un Smith & Wesson 11.43, avec une lenteur chirurgicale.

— Qu'est-ce que tu fais ? gronda Antoine en s'avançant vers lui.

Gabriel ne cilla pas.

— Je protège le clan. Luciani est le maillon faible. S'il parle à Borgo, on est morts. S'il crève ici, on survit. L'honneur, c'est pour les chansons de bergers. La réalité, c'est le fer.

D'un geste sec, Gabriel ouvrit la portière arrière, écarta la tête du gamin et pressa la détente. Le coup de feu ne fit pas de bruit, étouffé par le cuir de la banquette et le hurlement du vent. Une détonation sourde, un claquement de bouchon. Dans la lueur des phares, Antoine vit la vitre arrière se moucheter d'une pluie sombre.

Gabriel rangea son fer sans un tremblement. Il sortit un mouchoir de soie pour essuyer une minuscule goutte pourpre sur sa manchette.

— Voilà. Le poids est mort. On peut rouler, maintenant.

Ils reprirent la route jusqu'au hangar désaffecté de Macinaggio. À l'intérieur, sous une ampoule nue qui balançait au bout d'un fil, le rituel du nettoyage commença. C'était une scène de boucherie muette. Antoine, les mains plongées dans un seau d'eau rosâtre, frottait le cuir avec une rage sourde, ses vêtements souillés de boue et de

sang. Gabriel restait à distance, se contentant de diriger la lampe, sa silhouette propre et élégante contrastant violemment avec la carcasse de la DS maculée.

— On le laisse ici, ordonna Antoine en désignant le corps qu'ils venaient de traîner sous des filets de pêche. La terre du Vieux fera le reste.

Ils quittèrent le hangar alors que l'aube pointait, une lueur de cendre sur les crêtes. Antoine conduisait vers les hauteurs de Corte, vers la maison de l'Oncle, le dernier sanctuaire. Mais dans le rétroviseur, il vit deux points lumineux, blancs et froids, qui grimpaient les lacets à leur suite. Une voiture sans phares jaunes. Une voiture qui n'appartenait pas à l'île.

— Tes amis de Paris ont le bras long, Gabriel, murmura Antoine en écrasant l'accélérateur.

Gabriel ne répondit pas. Il fixa l'horizon, là où la mer et le ciel se confondaient dans une ligne de fer. La DS s'élança de nouveau, grimpant vers les sommets granitiques. Le sifflement hydraulique était revenu, lancinant, comme le chœur d'une tragédie qui ne faisait que commencer. Antoine savait qu'à partir de cet instant, le maquis ne recracherait que des cadavres, et que le sang qu'ils venaient de verser n'était que le premier versement d'une dette qui finirait par les dévorer tous les deux.

# Chapitre 3

## Le Sanctuaire de Granit

Le Libeccio hurlait contre les parois de schiste, un râle de vieux fou cherchant à s'engouffrer par les fentes des pierres sèches. À l'intérieur de la bergerie de l'u Cintu, l'air était une mélasse épaisse, saturée par l'odeur de la laine suintante, du chêne qui charbonnait et de cette effluve ferreuse que dégage un homme qui se vide.

Luciani était étendu sur la table en bois vermoulu. La chemise du cousin n'était plus qu'une loque rigide, cartonnée par le sang. Il respirait par saccades, un bruit de soufflet percé qui faisait tressaillir ses côtes saillantes. Antoine Carbone ne le regardait pas dans les yeux. Ses mains, larges comme des racines d'olivier, s'affairaient avec une précision de chirurgien de campagne. Il versa un filet d'eau-de-vie de myrte sur une lame de couteau noircie à la flamme. L'alcool grésilla.

— Reste tranquille, murmura Antoine. Sa voix était un éboulement de graviers. Si tu bouges, le fer ira là où il ne faut pas.

Il appuya sur la plaie de sortie. Le cousin poussa un cri étouffé, tandis que le sang, d'un rouge trop vif, recommençait à couler sur les dalles. Antoine ramassa une poignée de poussière de granit au pied du mur et l'écrasa directement dans la chair ouverte pour éteindre le flux. Une sauvagerie médicale, un rite de terre. Luciani eut un spasme, une détresse animale.

À l'autre bout de la pièce, Gabriel Carbone tournait le dos à la scène. Accroupi devant l'âtre, son costume en tergal gris perle semblait une insulte à la rudesse du lieu. Il jetait des documents dans les flammes — des listes de noms, des bordereaux du port de Bastia. Le papier se recroquevillait avant de disparaître dans une spirale de

cendre.

— Tu brûles notre avenir, Gabriel, lança Antoine sans lever la tête.

Gabriel se leva, époussetant une poussière invisible sur ses manches. Ses mouvements étaient fluides, nerveux, ceux de l'asphalte des boulevards.

— Je brûle les preuves de notre stupidité, répondit le cadet. On ne finance pas une expansion avec des sacs de billets marqués à l'encre rouge. Paris envoie des renforts. Les Barbouzes sont déjà à l'hôtel de la Poste. Ils ne cherchent pas des voleurs, Antoine. Ils cherchent des exemples.

Il désigna Luciani d'un geste méprisant.

— Regarde-le. Il a tiré sur un gendarme de vingt ans. À cause de sa main qui tremble, on a toute la machine de l'État sur les talons. On ne bâtit pas un empire avec des débris de famille. Un maillon faible, ça se brise avant que la chaîne ne cède.

Antoine se redressa. Sa stature massive masquait la faible lumière du foyer.

— Le sang est la seule chose qui ne brûle pas dans ton feu, Gabriel. Ce débris porte notre nom. Le maquis ne juge pas les maladroits, il les protège. C'est le code.

Gabriel laissa échapper un rire sec. Il tira une Gauloise de son étui en or. La fumée bleue s'enroula autour de son visage émacié.

— Le code appartient aux morts. Regarde dehors. Les DS noires circulent sur la nationale. Le monde a changé. Aujourd'hui, on gagne ou on disparaît. Et pour gagner, il faut couper les branches pourries.

— Tu parles comme un type de la capitale, dit Antoine d'un ton monocorde. Tu as

oublié le goût de la terre. Tu crois que tes amis de Marseille te respecteront si tu leur livres un Carbone ? Ils te pisseront dessus dès que tu auras le dos tourné.

— L'honneur ne paie pas les juges. J'ai des gens sérieux qui attendent que la Corse devienne un port propre. Luciani est un poids mort.

Soudain, un bruit de moteur se fit entendre au loin. Un grondement régulier. Des phares jaunes percèrent l'obscurité, balayant la pente avant de s'éteindre. Gabriel ajusta sa veste, son visage ne trahissant aucune émotion.

— Ils arrivent, Antoine.

Antoine coupa le fil de soie avec ses dents. Sa main glissa vers la crosse du revolver caché sous sa ceinture.

— S'ils viennent pour le sang, ils en trouveront. Mais ce ne sera pas celui de Luciani.

Il chargea le blessé sur ses épaules. Le poids de la lignée, une masse tiède et chancelante. Ils sortirent dans la nuit, l'air vif du maquis les frappant comme une gifle de senteurs d'arbousier et de lentisque. Antoine s'enfonça dans le sentier des crêtes, là où les voitures ne pouvaient suivre. Gabriel marchait derrière, ses mocassins de veau velours glissant sur le schiste.

La traque dura jusqu'aux premières lueurs, un temps de sueur froide et de silence minéral. Ils atteignirent la grotte des Serres, un repli de roche suintant le salpêtre. Antoine y déposa Luciani, dont le souffle n'était plus qu'un sifflement lointain.

En bas, le piège se refermait. Les hommes du SAC et de la Sûreté se déployaient, silhouettes sans visages armées de MAT 49. L'inspecteur Lussac, élégant dans l'horreur, attendait derrière la portière d'une DS.

— Antoine ! hurla la voix de Lussac dans un mégaphone. C'est fini ! On a Gabriel !

Antoine regarda son frère. Le cadet s'était éloigné, les mains levées, un sourire de soulagement aux lèvres. Il avait déjà franchi la ligne. Il parlait à Lussac, montrant du doigt l'entrée de la grotte. La transaction était conclue. La survie contre la trahison.

Antoine ne ressentit aucune colère. Juste une immense lassitude, celle des pierres qui voient passer trop d'hiver. Il leva son fusil de chasse. Le mouvement fut un réflexe de survie du code, automatique, propre.

Le coup de feu claqua, sec comme une branche qui se brise. Gabriel fut projeté en arrière, une tache sombre s'élargissant sur son costume de soie au niveau de la gorge. Ses yeux restèrent ouverts sur ce ciel corse qu'il avait voulu vendre.

Antoine se laissa glisser contre la paroi de granit. La riposte des mitraillettes ne tarda pas, un orage de plomb qui pulvérisa les arêtes de la grotte. Il sentit les impacts, des chocs sourds qui n'étaient plus de la douleur, mais un retour à la terre.

Lussac s'approcha lentement du corps de Gabriel. Il écrasa sa cigarette, observa le cadavre du cadet, puis celui d'Antoine qui s'affaissait plus haut. L'inspecteur retourna le corps de Gabriel du bout de sa chaussure de luxe.

— Dommage, murmura-t-il. C'était une source prometteuse.

Il fit signe à ses hommes de replier le matériel. Le vent se remit à souffler sur les Serres, dispersant les cendres et l'odeur du soufre. Le maquis reprenait ses droits, indifférent aux hommes qui s'étaient crus rois. Sous la lumière grise de l'aube, il ne restait plus que le fer, le sang et le granit.

# Chapitre 4

## L'Homme de Paris

Le mistral cravachait le Vieux-Port de Marseille avec la rage d'une veuve qu'on enterre vivante. Pour Gabriel Carbone, ce vent n'était pas une météo, c'était un avertissement. Il gara la Citroën DS 23 Pallas contre le quai. Un sifflement hydraulique expira sous la caisse alors qu'elle s'affaissait sur ses suspensions, comme un fauve au repos. Gabriel ne cilla pas, mais ses doigts crispés sur le revers de son costume en alpaga trahissaient la tension de la couture. Sous ses pieds, le bitume suintait le fioul lourd et cette corruption vieille de plusieurs siècles.

Il franchit les portes tambour du Grand Hôtel de Noailles. Le luxe l'enveloppa : marbre, acajou et parfum poudré. Au quatrième étage, devant la suite 412, deux hommes barrèrent la route. Gabriel écarta les pans de sa veste. Sans un mot, il sortit son Beretta 1951, le déchargea d'un geste sec et fluide, et tendit l'acier froid au barbouze.

— Gardez-le bien au chaud. L'huile de mon frère est de qualité. Si je retrouve une rayure sur le bronzage, on rediscutera de la politesse.

Il entra. Vernet, l'Homme de Paris, lui tournait le dos, contemplant les lumières du port. Gabriel ne toucha pas au cognac posé sur la table. Vernet fit glisser trois photographies sur le bureau. Le convoyeur de fonds de Bastia y apparaissait démantelé, une bouillie d'os et de chair éclatée sous la chevrotine. La vie de l'homme s'était vidée en une poisse rouge sur les dalles de la banque.

— Un gâchis de paysans, traîna Vernet. Votre cousin Luciani a la main lourde. Paris veut des têtes de premier ordre.

— Luciani est du sang. Chez nous, on ne livre pas le sang.

— Chez vous, on meurt aussi pour des idées mortes, rétorqua Vernet en se retournant. Ses yeux étaient deux billes de verre gris. Il fit un signe imperceptible. Un garde du corps traîna un jeune serveur par les cheveux au centre de la pièce. Le gamin écoutait à la porte.

Vernet ne quitta pas Gabriel du regard, continuant de humer son verre pendant que le garde vissait un silencieux avec une lenteur obscène. Un craquement sec : la crosse du pistolet venait de briser la mâchoire du serveur. Puis, un "pouf" étouffé. Une petite tache rubis apparut au centre du front du gamin. Il s'effondra comme un sac de grains. Vernet ne cilla pas.

— Regardez bien, Carbone. C'est ça, la gestion des nuisibles. Luciani sera à la bergerie demain soir. Seul. Ou alors, nous raserons tout l'arbre généalogique.

Gabriel reprit son arme en sortant. Le poids du métal lui semblait dérisoire. Il avait l'impression que ses mains étaient couvertes d'une mélasse que même l'eau la plus pure du maquis ne pourrait laver.

Vingt-quatre heures plus tard, le Fokker de la Postale le déposait à Bastia. La montée vers l'Ospedale se fit dans le silence de la 504 d'Orso. Là-haut, le granit ne rendait pas la chaleur ; il la dévorait. La bergerie était une verrue de pierre accrochée à la roche. Antoine l'attendait, nettoyant un juxtaposé.

— Tu pues le gasoil de Marseille, Gabriel. Qu'est-ce que tu as vendu ?

— J'ai acheté notre survie, Antoine. Luciani doit être cueilli. C'est le prix pour que l'État nous laisse les ports et les chantiers.

Antoine se leva, une montagne de muscles et de rancœur. Il saisit son frère par le col.  
— Le sang ne se vend pas. Tu as passé trop de temps dans les salons. Ici, on se lave avec la pluie et on s'essuie avec l'honneur.

Un bruit de métal contre la roche coupa court à la dispute. Dehors, des phares jaunes trouèrent la brume. Ce n'étaient pas des voitures de bergers. L'Homme de Paris n'avait pas attendu. Il n'avait pas besoin d'un partenaire, il voulait un terrain vide.

— Ils arrivent, lâcha Antoine en épaulant. Ton ami t'a menti. Il vient pour nous deux.

Un coup de feu. Sec. L'écho des falaises le renvoya comme une insulte. Une balle fit exploser le montant en bois de la porte. Gabriel dégaina son Beretta. L'adrénaline figea ses traits. Luciani, réveillé en sursaut, rampait dans la poussière en pleurant.

— Bouge ! hurla Antoine. Par le toit !

Ils dévalèrent le versant raide, griffés par les bruyères et les ronces. Derrière eux, la bergerie s'embrasa sous les grenades incendiaires. Antoine s'arrêta derrière une souche de châtaignier foudroyé. Ses poumons travaillaient comme des soufflets. Une silhouette apparut dans la brume, une MAT 49 à la main. Antoine surgit, fracassa la nuque de l'agent d'un coup de crosse et acheva le travail au couteau. Un bruit de succion, un râle, et le silence.

— Tiens. Utilise ça, dit Antoine en lui lançant le pistolet-mitrailleur de l'ennemi.

D'autres silhouettes grimpaient la crête. Le mégaphone de Vernet résonna, poli et glacial, promettant la vie sauve en échange du cousin.

— Viens le chercher, ton cousin ! hurla Antoine vers la vallée.

Le fusil de l'aîné tonna. Un agent en haut de la pente fut projeté en arrière, pulvérisé.

La riposte fut un déluge de plomb. Gabriel se jeta au sol, sentant la terre sauter tout autour de lui. Il visa, ferma un œil. La MAT 49 tressauta, brutale. L'agent en face s'écroula, les doigts griffant la terre.

— À mon signal, dit Antoine. On charge vers le haut. On vise le chef.

— Et après ? demanda Gabriel.

— Après, il n'y a plus rien, petit frère.

Antoine se redressa, une grenade dégoupillée dans une main, son fusil dans l'autre. Son visage n'était plus celui d'un homme, mais une idole sculptée dans la haine. Gabriel se leva à son côté. Son costume italien n'était plus qu'une loque infâme. Ils jaillirent de la roche. L'explosion de la grenade déchira la brume. Gabriel courait, tirant par rafales courtes, ne sentant plus ses jambes. Il vit Vernet, là-haut, tentant de sortir son arme de sa poche d'imperméable.

Le fracas des armes sature l'espace, puis s'éteint. Le vent reprend ses droits sur la combe de l'Ours. Le maquis redevient immobile. Sous le ciel gris de l'aube, le silence s'installe, définitif. L'empire de cendres est achevé. Le granit a gagné.

# Chapitre 5

## Le Goût du Café Trop Cuit

Le Libeccio s'était levé avec la chute du jour, une plainte rauque qui s'engouffrait dans les ruelles de Loreto-di-Tallano, soulevant une poussière de granit qui s'insinuait sous les portes. Dans la cuisine de la maison familiale, l'air était saturé. Antoine Carbone était assis à la table massive, ses mains calleuses entourant une tasse de faïence ébréchée. Devant lui, la cafetière Moka crachotait un liquide noir et huileux qui sentait le brûlé.

Gabriel était debout près de la fenêtre. Son costume de flanelle grise, coupé à Marseille, semblait une insulte au milieu de ces murs qui suaient la suie. Il tira une bouffée de sa Gauloise, l'extrémité incandescente éclairant brièvement son visage trop lisse.

— Le préfet a appelé Paris, murmura Gabriel sans se retourner. La DS noire à la marine de Bastia, c'était le SDECE. Des barbouzes. Ils ne posent pas de questions avant d'ouvrir les coffres.

Antoine ne répondit pas. Son regard restait fixé sur la photographie jaunie de leur grand-père.

— Ils veulent une tête, Antoine. Une seule. Luciani a paniqué, il a transformé un braquage propre en boucherie. Si on ne le livre pas, ils raseront la bergerie et les Marseillais nous lâcheront. On perdra les quais. On perdra tout.

— On parle de notre sang, Gabriel.

Gabriel fit volte-face, écrasant sa cigarette dans une soucoupe.

— Le sang ne paie pas l'expansion. Luciani est une erreur de la nature qui nous tire vers le fond. J'ai construit des réseaux, j'ai acheté des juges, je ne laisserai pas un idiot qui ne sait pas tenir son fer détruire dix ans de travail.

Antoine se leva. Le grincement de la chaise sur les tomettes résonna comme un coup de feu. Il saisit la cafetière à main nue, ignorant la morsure du métal, et versa le breuvage âcre dans une seconde tasse.

— Bois. C'est le goût d'ici. Même si tu essaies de le rincer au pastis sur la Canebière.

Gabriel prit la tasse, ses doigts tremblant imperceptiblement.

— J'ai pris rendez-vous, dit le cadet. Demain, au col de Teghime. Pas de procès, une cellule tranquille. C'est ce que j'ai négocié.

Antoine eut un rire sec, un bruit de gravier remué.

— Tu mens. Ils le finiront dans un fossé. Tu veux livrer ton cousin pour devenir leur chien de poche. Mais un homme sans racines, ça s'arrache d'un coup de talon.

La violence fut subite. Antoine projeta Gabriel contre le mur de pierre, son avant-bras écrasant la trachée de son frère. Gabriel, le visage pourpre, fouilla dans sa poche et pressa un 6.35 contre les côtes de l'aîné.

— Lâche-moi... ou je tire.

— Fais-le, grogna Antoine. Montre-moi que tu n'as plus rien de ton père en toi.

Le temps se figea dans l'odeur de la fumée noire. Gabriel finit par baisser l'arme, non

par amour, mais par calcul. Antoine le relâcha brutalement.

— Va-t'en. Reprends ta voiture allemande et retourne à Bastia.

Gabriel rajusta sa veste, retrouvant une dignité dérisoire.

— Ils arrivent, Antoine. À l'aube. Avec ou sans mon accord.

Quand la DS disparut dans les lacets de la montagne, Antoine sortit son fusil à canons sciés du placard sous l'évier. Le clic-clac du métal fut le dernier son civilisé de la nuit. Il éteignit la lumière et s'enfonça dans le noir absolu du maquis.

Le silence de la montagne n'était qu'une illusion de craquements et de souffles courts. Antoine marchait sans bruit, le fer froid contre son flanc. Il atteignit la crête surplombant le Pont des Pendus. En bas, la DS de Gabriel s'était arrêtée près d'une Peugeot 504 noire. Trois silhouettes en imperméables beiges discutaient. Des types de la ville. Des fossoyeurs d'État.

Antoine ne s'attarda pas. Il coupa à travers les ronces, grimpant vers la bergerie de la Cime. En chemin, il sentit une présence. Deux renforts marseillais progressaient péniblement, un MAT-49 à la main. Antoine se glissa derrière le premier. Sa main se referma sur la bouche de l'homme tandis que son couteau de berger s'enfonçait avec une précision chirurgicale à la base du crâne. Le corps s'affaissa. Le second n'eut pas le temps de pivoter ; la crosse du fusil lui fracassa la mâchoire avant qu'Antoine ne lui tranche la gorge d'un geste circulaire.

Le sang était noir sous la lune. Antoine essuya sa lame et continua.

Il entra dans la bergerie alors que l'horizon blanchissait. Luciani dormait sur de la paille, hagard.

— Antoine ? Gabriel devait me chercher...

— Gabriel a vendu ta tête, petit. Sors par le conduit arrière. Descends vers le ravin de la Solenzara et rejoins le vieux Mattei à Olmeto. Ne regarde pas derrière toi.

— Et toi ?

— Je vais leur offrir le café.

Antoine s'assit sur un banc, cala la lupara contre son épaule et attendit. Dehors, les pas lourds écrasaient le gravier.

— Carbone ! Sortez ! On veut Luciani ! cria Vidal, le chef des barbouzes.

Antoine tira une dernière bouffée de sa Gauloise.

— Le café est prêt ! J'ai mis du plomb à la place du sucre !

Une rafale de pistolet-mitrailleur hacha la porte de chêne. Antoine fit feu. La décharge de chevrotine emporta le premier agent qui franchissait le seuil, le projetant en arrière, le torse ouvert. La pièce se remplit d'une fumée métallique.

Gabriel, resté près des voitures, regardait la bergerie cracher ses éclats de mort. Vidal ordonna l'usage des grenades. L'explosion aveuglante satura l'air de gaz. Dans la confusion, Luciani, rendu fou par la peur, bondit vers la sortie en hurlant qu'il se rendait. Une rafale de MAT-49 le cueillit en plein vol. Son corps fit une volte-face grotesque avant de s'écraser dans la poussière.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement du vent dans les pierres. Antoine sortit de l'ombre, son fusil vide sur le bras. Il s'arrêta devant Gabriel, qui contemplait le cadavre du cousin.

— Tu as ce que tu voulais, dit Antoine. Le sang est versé. Le reste n'est qu'une question de temps.

Il ramassa une poignée de terre ensanglantée et la laissa filer sur les chaussures vernies de son frère.

— Cette terre n'oubliera pas, Gabriel. Tu peux mettre tous les parfums de Paris, tu sentiras toujours l'odeur de la trahison.

Vidal fit signe à ses hommes de charger le corps de Luciani dans le coffre d'une DS. Un sac de viande jeté sur du caoutchouc.

— Votre frère part pour Paris demain, dit Vidal à Antoine. Faites-vous oublier. Le temps des seigneurs de la montagne est fini.

— Le monde tourne, Vidal. Mais la pierre reste.

Les moteurs s'ébrouèrent, emportant les barbouzes et le dernier prince des Carbone vers la ville. Antoine resta seul devant la ruine. Il ramassa la médaille de la Vierge brisée au cou de Luciani et la serra dans son poing.

Il ne restait plus que l'odeur. Celle du café trop cuit, celle de la poudre, et celle, indélébile, du sang sur le granit. Antoine arma son fusil pour une autre chasse, une autre vie. Il s'enfonça dans le maquis. Le second acte allait s'écrire dans la chair.

# Chapitre 6

## Les Ombres du Maquis

L'aube sur le Cap Corse n'avait rien d'une promesse. C'était une sueur froide qui perlait sur le granit, un gris sale qui dévorait les ombres avant que le soleil ne se décide à brûler la terre. Antoine Carbone était debout depuis que le premier souffle du Libeccio avait fait grincer les gonds de la bergerie. Le sommeil était un luxe pour les hommes qui n'avaient rien à se reprocher ou pour ceux qui possédaient déjà le cimetière.

Il écrasa le mégot de sa Gauloise sous le talon de sa botte en cuir retourné. L'odeur du tabac brun se mêlait à celle, plus âcre, du myrte mouillé. Il fit quelques pas sur le sentier escarpé, là où le goudron s'arrêtait pour laisser place à la poussière. C'est là qu'il les vit. Deux balafres parallèles, profondes, incisives. Des traces de pneus Michelin de haute facture. Une voiture lourde. Une voiture de ville. Antoine s'accroupit, humant la terre meuble. L'asphalte froid et la suie chimique flottaient encore dans l'air, une odeur de trahison de bureau qui n'avait rien à faire ici. Le silence de la montagne lui parut soudain menaçant. Quand le maquis se tait, c'est que le prédateur est déjà dans la cuisine.

— Antoine ?

La voix venait d'en haut. C'était Luciani, le cousin, celui par qui le malheur était arrivé. Il descendait le sentier, les bras ballants, le visage encore marqué par la balafre violacée du braquage raté.

— Viens voir, dit Antoine d'une voix sourde, comme si le granit lui-même parlait.

Luciani s'approcha, trébuchant sur une racine.

— C'est quoi ? Un touriste ?

— On est en octobre, Luciani. Il n'y a plus de touristes. Il n'y a que des loups. Regarde la largeur. C'est une DS. Ou une Peugeot 504 d'administration. Remballe ta flasque. Le vin, c'est pour les enterrements. Et si tu ne réfléchis pas plus vite que tes pieds, c'est du tien qu'on s'occupera avant midi.

Antoine remonta vers la bergerie. À l'intérieur, l'obscurité était striée par les rayons de lumière filtrant des volets. Gabriel était là, assis à la table de chêne massif, lisant le journal, impeccable dans sa chemise de soie azur qui détonnait avec la crasse ambiante. Antoine posa ses mains calleuses, marquées par la terre et le fer, sur le bois, juste en face des mains manucurées de son frère.

— Des traces de pneus en bas, dit Antoine. Fraîches.

Gabriel ne leva pas les yeux.

— La liberté de circuler est un principe républicain, Antoine.

— Ne joue pas au plus con avec moi. Personne ne monte ici sans invitation. On ne discute pas avec un insigne, Gabriel. On l'abat ou on finit dans le trou qu'il a creusé pour nous. C'est ça, leur grammaire. Le reste, c'est de la littérature pour les juges.

Gabriel esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Il se leva, lissant sa veste.

— Le monde change. On ne peut plus vivre dans des trous à rats. Si on veut que Bastia nous appartienne, il faut savoir dialoguer. Même avec l'ennemi.

— On ne dialogue pas avec une morsure de serpent. On coupe la tête ou on meurt du venin. Tu as vendu Luciani ?

Gabriel ne cilla pas.

— Luciani est un boulet. Il a flingué ce convoyeur pour rien. À cause de lui, on a les Barbouzes sur le dos. Ceux qui ne font pas de rapports, Antoine. Seulement des

fossés.

Un rugissement de moteurs déchira le silence du matin. Ce n'était pas une approche, c'était une exécution. Antoine attrapa son fusil à canons sciés.

— Luciani ! Aux armes !

La vitre explosa. Un impact sourd, puis un cri. Luciani s'effondra sur le seuil, la tête frappant la margelle du puits avec un bruit de pastèque qui éclate. Il n'y eut pas de sommation. Juste la violence chirurgicale des hommes de l'ombre.

— Couche-toi ! ordonna Antoine en jetant Gabriel derrière la table.

Le granit volait en éclats sous les impacts. Les Barbouzes utilisaient des pistolets-mitrailleurs MAT-49. Le crépitement était sec, régulier, comme une machine à coudre la mort qui hachait les poutres et les pierres. Antoine rampa jusqu'à une meurtrière. Dehors, trois silhouettes en imperméables sombres progressaient en formation. Ce n'étaient pas des gendarmes. Ces hommes-là étaient des nettoyeurs envoyés pour effacer une bavure.

— Regarde ce que ton "dialogue" nous apporte ! cracha Antoine.

Il épaula et fit feu. Le recul lui secoua l'épaule. L'un des hommes fit une pirouette grotesque, sa poitrine explosant sous la chevrotine, et s'écroula dans les fougères. Gabriel, prostré contre le sol, les mains sur la tête, tremblait. Sa soie était souillée par la poussière et le sang de Luciani qui agonisait dans un râle de bouillonnement.

— Ils sont là pour nous deux, Gabriel ! Tu croyais être l'architecte ? Tu n'es qu'une brique qu'on jette quand le mur est fini !

Une grenade lacrymogène traversa la fenêtre, libérant un nuage âcre d'acide. Antoine

ne toussa pas. Il retint son souffle de chasseur. Il vit le chef des Barbouzes s'avancer dans la fumée, un homme froid, le visage masqué, un fonctionnaire de la mort.

— Vous ne comprenez pas, dit l'homme d'une voix calme. La Corse n'est plus à vous. Elle appartient à ceux qui payent les factures.

Antoine esquissa un sourire sanglant. Il ne visa pas l'agent. Il pivota et plaqua le canon de son Colt 1911 sous le menton de Gabriel. Les Barbouzes figèrent leurs doigts sur les détentes.

— Un geste, et l'architecte du futur finit avec la cervelle sur ses mocassins, gronda Antoine.

— Tu ne feras pas ça, balbutia Gabriel. On est du même sang.

— Ce sang, tu l'as déjà vendu pour une place à la table des préfets.

Antoine vit le doigt du Barbouze se contracter sur la MAT-49. Il ne tira pas sur son frère. Tuer Gabriel serait lui offrir une fin de tragédie. Il méritait de vivre avec sa trahison. Antoine se jeta en arrière, plongeant dans l'obscurité du ravin alors qu'un déluge de plomb mâchait le bois derrière lui.

Les balles traçantes déchiraient la nuit comme des griffures de feu. Antoine dévala la pente, les épines lui labourant le visage. Une balle lui faucha l'épaule, une décharge électrique qui le projeta contre un vieux chêne-liège. Son souffle était court, sa chemise collée par un liquide chaud et poisseux.

En haut, les moteurs des Citroën DS reprirent vie. Gabriel montait à l'arrière, ajustant sa cravate dans le reflet de la vitre, déjà loin, déjà Parisien, laissant le cadavre de Luciani engraisser la terre.

Antoine Carbone s'adossa contre l'écorce, serrant son Colt de sa main valide. Il alluma une Gauloise, dont la lueur fut un point rouge minuscule dans l'immensité

noire. La douleur lui brûlait le bras, mais il était chez lui.

— Vous avez gagné la ferme, murmura-t-il dans la fumée. Mais vous n'avez pas fini de craindre la nuit.

Le chapitre des Lions se fermait sur un empire de cendres. Gabriel roulait vers la lumière des ministères, mais Antoine restait là, ombre parmi les ombres, sentinelle de granit face à une mer qui n'oublie rien. La vendetta ne faisait que commencer, car sur cette île, même les morts demandent des comptes.

# Chapitre 7

## Le Code Obsolète

La pénombre de l'arrière-salle du café \*L'Alba\* n'était pas une simple absence de lumière ; c'était une mélasse de fumée de Gauloise et de vapeurs d'eau-de-vie qui collait aux poumons. Sept vieux, les visages sculptés dans le cuir tanné et la rancune, entouraient la table de châtaignier. Leurs yeux ne reflétaient que la lueur vacillante d'une ampoule nue suspendue à un fil torsadé.

Antoine Carbone se tenait debout, immobile comme un fer de hache. Il ne s'était pas assis. On ne s'assoit pas quand on vient demander au passé de juger le présent. Il sentait l'odeur du fioul de sa Citroën DS qui refroidissait sur la place, mêlée à celle, plus âcre, de la sueur froide des hommes qui savent qu'une sentence va tomber.

— Luciani est du sang, commença Antoine. Sa voix était un grondement sourd monté des profondeurs de la roche. Sa maladresse au port de Bastia est une tache, je ne le nie pas. Mais le sang ne s'essuie pas avec un chèque de Marseille.

À l'autre bout de la table, Matteu, le doyen, fit rouler une olive entre son pouce et son index.

— Le sang, Antoine... murmura Matteu sans lever les yeux. Le sang finit toujours par sécher dans la poussière. Ton frère Gabriel, lui, parle de flux. De lignes maritimes. Il dit que si le vase déborde, les CRS viendront raser le maquis.

— Gabriel parle trop, trancha Antoine. Il a appris à compter les billets avant de savoir compter ses cousins.

Toussaint, dont la joue était barrée d'une cicatrice livide, cracha par terre.

— La parole ne paie pas le fioul pour l'hiver. Bastia est un nid de frelons. Gabriel nous propose une porte de sortie. Une paix avec Marseille.

— Une paix ? Antoine fit un pas, le craquement du plancher résonnant comme une culasse qu'on verrouille. Vous appelez ça une paix ? Livrer un gamin de la famille pour que les affaires continuent ? C'est pisser sur les tombes de vos pères.

Le silence qui suivit fut lourd comme une dalle de schiste. Matteu leva enfin ses yeux voilés par la cataracte.

— Le monde a tourné, Antoine. Gabriel a déjà versé les acomptes. Pour les bergeries, pour le port, pour le silence.

Antoine comprit. L'odeur métallique qui flottait n'était pas celle de ses souvenirs, mais celle de la trahison. Elle stagnait entre les verres de Pastis tiède. La porte du café s'ouvrit brusquement. Un gamin nerveux, le neveu de Toussaint, entra le souffle court, un holster déformant sa veste.

— On a la planque de Luciani, lança-t-il. Gabriel a dit que c'était le moment.

Antoine ne répondit pas par des mots. Sa main, rapide comme un serpent de roche, saisit le col du gamin et le projeta contre le mur. Le choc fut sourd, un bruit d'os contre la pierre froide. Le Colt .45 s'enfonça sous le menton du garçon, lui relevant la tête jusqu'à faire craquer ses vertèbres.

— La fatalité, elle est au bout de mon bras, Matteu.

Désarmant le neveu d'un geste sec qui lui démit l'épaule, Antoine jeta l'arme dans un coin. Il sortit sur le perron. La lumière jaune des phares d'une DS noire — celle de Gabriel — balaya la façade encrassée. Le moteur ronronnait avec une régularité de montre suisse. Gabriel sortit, impeccablement ajusté dans un costume gris perle.

— Tu es en retard sur l'histoire, mon frère, dit Gabriel d'un ton presque affectueux.

— L'histoire se souviendra que tu as vendu ton sang pour du goudron, répondit Antoine en descendant les marches.

Gabriel fit un geste. Deux hommes sortirent de l'ombre de la voiture. Des visages de bureaucrates de la mort. L'un d'eux glissa sa main sous son aisselle. La violence éclata, brute, chirurgicale.

Le Smith & Wesson d'Antoine tonna une seule fois. Le pneu de la DS de Gabriel s'affaissa avec un sifflement de poumon percé. Avant que les tueurs ne puissent réagir, Antoine avait saisi son frère par la cravate, l'utilisant comme bouclier.

— Un geste, et Gabriel devient un souvenir.

Le visage de Gabriel se décomposa. La terreur primitive effaça l'arrogance du costume.

— Reculez, ordonna Antoine aux tueurs. Montez dans l'autre caisse. Si je vois une seule lumière de phare sur la route de la corniche, je lui ouvre la gorge et je vous l'envoie par colis postal.

Les hommes finirent par reculer. Antoine projeta son frère dans la poussière et l'huile de moteur avant de monter dans sa propre DS. Il ne regarda pas Gabriel. Il regarda la route.

Il atteignit la bergerie du Coscione alors que la lune perçait les nuages. C'était un bunker de pierre accroché à la pente. Devant la porte, Orso l'attendait, son fusil de chasse brisé sur le bras. À l'intérieur, Luciani tremblait près d'une souche de châtaignier qui agonisait dans l'âtre. L'air sentait le bois de myrte et le suint.

— Gabriel veut le livrer, dit Antoine.

Orso fixa le feu, les mains tremblantes.

— L'argent de Marseille arrive déjà dans le village, Antoine. Ton frère a fait des promesses. Des cliniques. Des avocats.

— Des cercueils en cendre pour ceux qui vendent leur âme, aussi ?

Le bruit d'une Mercedes déchira le silence. Deux hommes en trench-coats sombres entrèrent sans frapper. Des Barbouzes. L'un d'eux, une cicatrice barrant son sourcil, sourit.

— On nous a dit qu'il y avait un colis à récupérer. Ton frère est raisonnable, Carbone. Rend-nous le petit, et tu pourras retourner à ton honneur de pacotille.

Antoine ne parla pas. Il n'y avait plus rien à dire. Il se jeta en avant, renversant la table de chêne. La bouteille de gnôle s'enflamma au contact des braises, baignant la pièce d'une lumière bleue surnaturelle.

\*BAM. BAM.\*

Deux détonations sèches. Le Barbouze à la cicatrice fut projeté contre les pierres sèches, son torse labouré par le plomb. Antoine fut sur le second avant qu'il ne puisse lever son arme, lui brisant la mâchoire d'un coup de crosse. Le craquement de porcelaine fut le dernier son humain de la soirée.

Antoine se tourna vers Orso. Le patriarche avait baissé les yeux.

— Vous avez laissé ces chiens entrer ici, dit Antoine, sa voix vibrant d'un mépris de fer froid. Le code vous protégeait de moi. Sans lui, il n'y a plus que la bête.

Il monta chercher Luciani au grenier. Le gamin était livide. Antoine le traîna jusqu'à

la voiture sans un mot. En passant devant l'agent qui rampait dans son propre sang sur le plancher, Antoine lui écrasa la main sous son talon, une ponctuation de pure violence.

Dehors, le vent s'était levé, transportant l'odeur du sel et de la neige. Antoine poussa Luciani sur le siège passager. Il fixa Orso, resté sur le seuil comme une ombre d'un autre siècle.

— Dis à mon frère qu'il a raté sa livraison.

La DS s'enfonça dans la brume du col. Antoine ne conduisait plus ; il luttait contre la montagne. Luciani tentait de parler, mais Antoine lui imposa le silence d'un regard. Il n'y avait plus de place pour les regrets, seulement pour la trajectoire des balles.

Ils arrivèrent aux abords du port de Bastia à l'heure où l'aube n'est qu'une promesse grise. Antoine gara la voiture dans l'ombre d'un hangar. Le silence fut total. Il descendit, le Smith & Wesson 19 pesant contre sa hanche. Il s'avança vers l'entrepôt n°4. Le bruit de ses pas sur le béton froid marquait le tempo de la fin.

À l'intérieur, Gabriel attendait sur une caisse, une tache de sang déjà sèche sur son costume gris, vestige de la confrontation au café. Deux nouveaux agents l'entouraient.

— Tu es venu mourir, Antoine, dit Gabriel.

Antoine ne s'arrêta pas. Il marchait, le visage de marbre, ignorant les armes braquées sur lui. Il n'était plus un homme, il était la sentence du maquis.

Le premier agent bougea. Antoine fut plus rapide. Le .357 Magnum tonna. L'homme fut soulevé, son sang souillant à nouveau le veston de Gabriel. Le second tireur riposta, une balle déchirant l'épaule d'Antoine. Ce dernier ne cilla pas. Il fit feu une

seconde fois, trouvant la gorge de l'agent qui s'effondra dans un gargouillis visqueux.

Antoine s'arrêta devant son frère. Il pointa le canon brûlant contre le front de Gabriel. Une larme traçait un sillon dans la poussière du visage du traître.

Antoine ne pressa pas la détente. Il le regarda simplement, de ce regard qui vide un homme de sa substance. Il rangea son arme avec une lenteur chirurgicale, tourna les talons et quitta l'entrepôt sans avoir prononcé une seule syllabe.

Il remonta dans la DS. Le moteur s'ébroua. En quittant le port, Antoine pressa l'accélérateur, ses jointures blanches sous la lumière du tableau de bord. Il s'enfonça de nouveau dans les entrailles de la montagne, là où le schiste est noir et où les secrets ne trahissent jamais. Le code était peut-être obsolète, mais les balles qu'il commandait venaient de clore le chapitre. Antoine Carbone ne parla plus. Il écouta simplement le vent hurler contre les vitres, le Libeccio emportant avec lui les cendres de sa famille.

# Chapitre 8

## Le Jeton de la Trahison

La Citroën DS 23 Pallas glissait sur l'asphalte comme un requin d'acier dans des eaux troubles. À l'intérieur, l'odeur du cuir neuf luttait contre les effluves de maquis brûlé s'engouffrant par la vitre. Gabriel Carbone serrait le volant. À son poignet, l'or de sa montre marquait le temps d'un monde qui ne l'attendait plus. Pour son frère Antoine, le temps était une rivière immobile. Pour Gabriel, c'était une monnaie qui se dépréciait à chaque seconde que Luciani passait en liberté.

Il s'arrêta sur un épaulement surplombant les falaises de Nonza. En bas, la mer léchait les galets. Une cabine téléphonique se dressait là, cage de verre mangée par le sel. Gabriel coupa le moteur. Le silence fut immédiat, sec. Il sortit. Le Libeccio gifla son visage. Ses chaussures en veau velours s'enfoncèrent dans la boue.

À l'intérieur de l'édicule, un néon mourant grésillait. Gabriel sortit un jeton de sa poche. Il ne regarda pas le disque métallique ; il en sentit simplement le poids froid. Il décrocha le combiné. L'appareil puait le tabac brun. Il inséra la pièce. Le bruit de la chute dans les entrailles de la machine résonna comme un verrou. Il composa le numéro de mémoire.

— Allô, dit Gabriel.

Sa voix était blanche. Un notaire annonçant une faillite. À l'autre bout, le silence dura. Puis une voix lisse répondit :

— Nous vous écoutons, Monsieur l'Architecte.

Gabriel ferma les yeux. Il revit Luciani lors du braquage. Le gosse pleurait, le sang du convoyeur sur sa chemise. Une erreur dans l'équation.

— Le paquet est à la bergerie de Valle-di-Rostino. Seul. Pour le moment.

— Et l'aîné ? demanda la voix.

— Antoine est à Bastia. Vous avez quatre heures. Pas une de plus.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, Carbone. Inquiétez-vous pour votre frère. S'il apprend que vous vendez le sang pour des concessions de casino...

Gabriel ne répondit pas. Il chercha une cigarette, la main tremblante. Il laissa le silence s'installer, lourd, définitif.

— Faites votre travail, lâcha-t-il enfin.

Il raccrocha. À travers la vitre, il vit son reflet déformé. Un Judas au parfum de luxe. Il ressortit dans le vent. Un mouvement dans l'ombre, près des buissons de myrte, le fit tressaillir. Il porta la main à la crosse de son Browning Hi-Power dissimulé sous son aisselle. Ce n'était qu'un chien errant, une carcasse aux yeux vitreux. L'animal le fixa, puis s'éloigna.

Gabriel remonta dans la DS. Il alluma une Gauloise. La fumée envahit l'habitacle. Il fit demi-tour, les pneus crissant sur les graviers. L'odeur du sang n'était pas encore là, mais l'air en était chargé. Une odeur métallique.

La route du retour vers Bastia fut chirurgicale. Il gara la voiture près de l'église Saint-Jean-Baptiste. Il entra dans un café miteux. Le patron lui servit un noir sans un mot. Gabriel but d'un trait. Ses doigts tremblaient sur le zinc. Il les observa avec une curiosité détachée. Le corps finit toujours par trahir ce que l'esprit tente de nier.

Il poussa la porte de la maison familiale. L'obscurité était fraîche. Dans le salon, une lampe à pétrole brûlait. Antoine était assis, un fusil à pompe sur les genoux. Il nettoyait la culasse avec un chiffon huileux.

— Tu étais où ? demanda Antoine sans lever les yeux.

— J'avais besoin d'air.

Antoine s'arrêta de frotter. Il leva la tête. Ses yeux fouillèrent les entrailles de son cadet.

— L'air de la nuit est chargé de trahison, Gabriel.

Le silence s'étira. Gabriel se servit un verre de vin. Le liquide était sombre, épais.

— Le monde change, Antoine. Les flics de Paris ne jouent plus avec les mêmes règles.

— S'adapter... C'est votre mot. Pour moi, ça ressemble à s'incliner.

Antoine se leva, posa son fusil contre le buffet. Il posa une main lourde sur l'épaule de son frère.

— J'ai envoyé un message à Luciani. Il doit nous rejoindre au Cap demain soir. C'est le sang, Gabriel. On ne laisse pas un des nôtres aux barbouzes. Jamais.

Gabriel ne cilla pas.

— Bien sûr, murmura-t-il.

Soudain, au loin, une explosion sourde retentit. Une détonation venant de la montagne. Gabriel se figea. Antoine se tourna vers la fenêtre, les yeux fixés sur la colonne de fumée noire qui s'élevait vers le défilé du Lancone.

— C'est là-bas, n'est-ce pas ? demanda Antoine. C'est là-bas que tu l'as envoyé ?

Gabriel ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. La vérité était là, entre eux. Antoine resserra sa prise sur le bras de Gabriel.

— Dis-moi que ce n'est pas toi.

— C'était nécessaire, finit par lâcher Gabriel. Pour la famille.

La gifle fut brève, humiliante. Gabriel fut projeté contre le mur. Le goût du sang envahit sa bouche. Antoine recula. Il ne le regardait plus comme un frère.

— La famille est une promesse, Gabriel. Tu viens de la briser.

Antoine ramassa son fusil. Il vérifia la chambre de l'arme. Un clic métallique, définitif.

— Je vais là-bas. Si tu as prévenu tes amis de Paris, fais-le maintenant. Parce que si je reviens et que tu es encore là, je te tuerai.

Il sortit sans un regard. Gabriel resta au sol. Il entendit la Land Rover s'éloigner. Il se releva, essuya sa lèvre. Il devait appeler Paris. Il devait finir le travail.

Il se dirigea vers le téléphone de la maison. Mais sur le guéridon, il vit un objet qui n'aurait pas dû être là. Un jeton de téléphone. Un second jeton, identique au premier. Antoine l'avait posé là, comme une sentence.

Gabriel ramassa le disque de métal. Il était pesant. Il comprit le message sans qu'un mot ne soit prononcé.

"Le prochain sera pour toi."

Gabriel décrocha le combiné. Sa main ne tremblait plus. Il était déjà mort. Il ne lui restait plus qu'à choisir qui il emmènerait avec lui. Il composa le numéro. À l'autre bout, la voix de Larcher répondit.

— J'écoute.

— Antoine est en route, dit Gabriel. Il va à la bergerie. Finissez-en.

— Ce n'était pas le marché, Carbone. Votre frère est une complication.

— Mon frère est un homme mort. Faites ce que vous avez à faire.

Il raccrocha. Dehors, le vent hurlait. Gabriel s'approcha de la fenêtre. À travers les vitres troubles, il ne voyait que des ombres. Quelque part dans le maquis, le drame se nouait. Un coup de feu, puis deux, suivis du crépitement sec d'une MAT-49.

Gabriel ferma les yeux. Il ne voyait pas son empire de béton. Il voyait Luciani dans la poussière. Il voyait le regard d'Antoine. Il sortit de la maison, monta dans la DS. Il roula vers Bastia, fuyant la montagne. Dans le rétroviseur, deux lueurs apparurent au loin. Une voiture sans phares, un prédateur silencieux.

Il n'était plus l'architecte. Il était le gibier. Gabriel Carbone accéléra, le jeton de la trahison tintant contre son Browning au fond de sa poche. Un son de glas. Sur cette île, les dettes de sang ne s'effacent jamais. Elles attendent sous la pierre.

# Chapitre 9

## L'Embuscade du Col

La Peugeot 404 bringuebalait dans les lacets qui menaient au Col de Teghime. À l'intérieur, l'air était saturé par une odeur de tabac froid et de skai chauffé par le moteur poussif. Luciani agrippait le volant, les phalanges blanches, le regard fixe sur le faisceau jaune des phares qui léchaient les parois de granit. Chaque cahot de la route lui remontait dans les reins, une douleur sourde qui s'accordait au battement erratique de son cœur.

Dans la boîte à gants, l'enveloppe de papier kraft pesait le poids d'une condamnation qu'il ne savait pas encore avoir signée. Le Libeccio s'était levé. Il s'engouffrait dans les joints fatigués des vitres. Dehors, le maquis n'était qu'une masse noire capable d'avaler un homme sans laisser de trace. Luciani alluma une Gauloise. La fumée bleue stagna dans l'habitacle, se mélangeant à la buée de ses poumons. Il pensait à Antoine. Antoine, c'était la montagne immobile, le respect des vieux codes. Gabriel, lui, c'était l'odeur du cuir neuf des DS de préfecture et les billets craquants qui venaient de Marseille.

Au détour d'un virage serré, une Citroën DS noire stationnée en travers du chemin coupa son élan. Luciani écrasa le frein. La Peugeot chassa de l'arrière dans un nuage de poussière ocre. Le silence qui suivit fut troublé par le seul cliquetis du moteur qui refroidissait. Deux hommes descendirent de la DS, vêtus de trench-coats sombres, anonymes. Des hommes sans visage, dont la seule existence est une négation de la loi.

L'un d'eux s'approcha. Il marchait avec la certitude de celui qui possède déjà la fin de l'histoire. Luciani baissa la vitre.

— C'est pour le message ? balbutia Luciani. Gabriel m'a dit que...

L'homme ne le laissa pas finir. Il posa une main gantée de cuir fin sur le rebord de la portière. L'autre homme, resté dans la pénombre, alluma une cigarette.

— Gabriel est un homme prévoyant, dit l'homme au gant de cuir. Une voix de fonctionnaire, calme, dénuée d'accent. Il nous a dit que tu serais ponctuel.

Luciani sentit un froid polaire envahir ses entrailles. La mention de son cousin n'était pas un sauf-conduit. C'était un arrêt de mort. Le lien de sang venait d'être sectionné par l'ambition de Gabriel. Il n'était pas un messenger. Il était une livre de viande jetée aux loups de la République.

— La famille, c'est un concept géographique, mon petit, dit l'agent. Ici, c'est la France.

L'homme recula d'un pas. Ce mouvement fut le signal. L'homme à la cigarette sortit un pistolet équipé d'un silencieux, long et lourd, un objet utilitaire conçu pour l'abattoir. Le premier coup de feu ne fut qu'un éternuement mécanique, un \*ploc\* étouffé. La vitre passager explosa en mille diamants de verre. Luciani ne sentit qu'une chaleur soudaine sur sa joue, le goût ferreux du sang dans sa bouche. Le deuxième coup lui fracassa l'épaule. Le troisième entra par la mâchoire. Luciani s'affaissa sur le siège, ses yeux grands ouverts fixant le plafond taché de la Peugeot.

L'homme au gant de cuir ouvrit la portière et saisit Luciani par les cheveux pour redresser sa tête. Il vérifia le pouls, une simple formalité.

— Propre, dit-il.

— Trop propre, répondit l'autre en jetant son mégot. Gabriel a insisté. Ça doit sentir

la haine corse.

L'homme au silencieux rangea son arme et sortit un couteau de chasse. Une lame large, rustique. Ils travaillèrent en silence, avec une efficacité de bouchers, mutilant le visage et la poitrine pour simuler la rage d'un clan rival. Le sang s'infiltra dans les coutures du skai, rejoignant la terre de l'île. Ils récupérèrent l'enveloppe kraft — elle ne contenait que du papier blanc — et la brûlèrent.

— On laisse le maquis faire son travail, dit Vauquelin en remontant dans la DS. Gabriel recevra le message. Et Antoine... Antoine comprendra que son monde est mort.

\*\*\*

À trente kilomètres de là, dans l'arrière-salle d'un café sur le port de Bastia, Gabriel Carbone regardait les bulles de son verre. L'endroit puait le tabac froid. Gabriel était impeccable. Son costume en alpaga gris ne portait pas une trace de poussière. Il se leva, s'approcha du miroir piqué au-dessus du zinc et ajusta sa cravate avec une précision maniaque. Son reflet lui renvoya l'image d'un étranger.

Le grondement sourd d'un moteur retentit sur les pavés. La portière d'une Citroën claqua. Antoine Carbone entra dans le bar, son caban de marin imprégné de l'odeur du sel. Ses bottes étaient crottées de boue rouge. Il ne regarda pas Gabriel.

— Un café, Orso. Noir, dit-il au patron.

Antoine prit sa tasse, les yeux fixés sur le miroir. Dans le reflet, son regard croisa celui de son frère cadet.

— Luciani n'est pas arrivé, dit Antoine. Sa voix était un grondement de tonnerre lointain.

— Il a dû s'arrêter, mentit Gabriel. Tu connais Luciani.

— Non, reprit Antoine en se retournant. Luciani est sur le col. La Peugeot est criblée de balles de 9mm. Des balles de service, Gabriel.

Le silence retomba. Gabriel sentit le piège se refermer.

— Tu as vendu le petit, Gabriel. Tu l'as livré aux loups de Paris pour acheter tes entrées dans les salons de Marseille.

Gabriel se redressa, lissant les revers de sa veste.

— On ne bâtit pas des cathédrales avec des pierres qui s'effritent, Antoine. Luciani était une pierre de sable.

La gifle partit avec la vitesse d'un serpent. Ce n'était pas un coup de colère, mais une correction. Le visage de Gabriel bascula, sa lèvre éclata.

— Tu parles de cathédrales, mais tu ne construis que des tombes, dit Antoine. On ne trahit pas le sang. Jamais.

Antoine se pencha sur lui.

— Tu penses que Vauquelin est ton ami ? Pour eux, tu es un rat. Et quand ils n'auront plus besoin de toi, ils te traiteront comme Luciani. Un trou dans la tête et un fossé pour linceul.

Gabriel essuya le sang de sa lèvre avec un mouchoir en soie blanche. Le rouge tachait la blancheur immaculée.

— C’est le prix du futur, Antoine. Tu es un homme du passé.

— Alors profite de ton futur, Gabriel. Mais sache une chose : le maquis a des oreilles. À partir de ce soir, tu ne dors plus.

Antoine laissa un billet sur le comptoir et marcha vers la porte.

— J’ai remonté le corps de Luciani. Je l’emmène au village. Je dirai à sa mère qu’il est mort en homme. Je lui mentirai. Parce que ta vérité est trop sale pour une mère.

Il sortit. La clochette tinta une dernière fois. Gabriel resta seul. Il regarda son mouchoir ensanglanté. Dehors, le vent hurla plus fort.

Gabriel quitta le café et rejoignit sa chambre à l’Hôtel de la Poste. Le luxe de la moquette orange et le chrome brillant l’agressèrent. Il ferma la porte à double tour. Il ne se déshabilla pas. Il s’assit sur le bord du lit, les mains posées sur ses genoux. Le silence de la chambre était total, mais dans ce silence, un bruit commença à résonner. Un bruit sourd, régulier, qui semblait venir de l’intérieur de son crâne.

\*Poc.\*

C’était le bruit d’une tête contre la tôle d’un coffre.

\*Poc.\*

Gabriel ferma les yeux, mais le son persistait. Il n’y avait plus de famille, plus de frère, plus de montagne. Il n’y avait plus que ce battement métronomique, le bruit d’une livre de viande ballottée dans l’obscurité. Il resta là, immobile dans son costume d’alpage, écoutant la seule chose qu’il lui restait : le rythme d’un empire bâti sur un cadavre.

# Chapitre 10

## La Preuve par le Sang

Le ciel sur le Cap Corse n'avait plus de couleur. Un linceul de nacre sale, bas, pesant sur les crêtes. Le Libeccio s'était tu. Restait un silence de confessionnal après l'aveu d'un crime.

Antoine Carbone marchait dans le maquis. Ses chaussures de cuir gras s'enfonçaient dans l'humus. Il ne pressait pas le pas. Le temps, ici, ne guérit rien ; il fige la douleur dans la roche. Au ravin de la Spelunca, entre deux blocs de calcaire moussus, il le vit.

Luciani. Le petit cousin.

Couché sur le flanc. Une posture fœtale. La poussière et le sang avaient formé une croûte sombre, lie de vin, sur sa chemise de flanelle. Antoine s'accroupit. Ses genoux craquèrent. Il ferma les paupières du garçon. Le froid de la peau était celui du vide.

— Dors, petit. Ici, les chiens ne mordent plus.

Il inspecta le corps. Trois impacts. Groupés. Un travail chirurgical. Antoine repéra un éclat métallique sous une fougère brûlée par le gel. Trois douilles. Laiton brillant. Pas de marquage civil. Pas de Gévelot. Un code gravé à la pointe de diamant : \*SF\*.

Tabac brun à la gorge. Plus fort que le maquis : l'odeur de la trahison.

Ces munitions étaient pour les barbouzes. Les ombres de Paris. Il repensa à Gabriel, le cadet aux mains trop blanches et aux costumes en Tergal. Gabriel et ses discours sur la « modernité » et le « nécessaire sacrifice ».

— Tu as vendu le sang, Gabriel. Pour de la soie et du béton.

Antoine se redressa. Il bâtit un cairn de fortune sur le corps, pierre après pierre. Puis il redescendit vers sa DS noire. Le trajet vers Bastia dura des heures sur des routes de chèvre. À chaque virage, la lave montait.

Midi. Bastia puait le poisson et l'échappement. Il gara la voiture près du Vieux-Port et se dirigea vers le Café de la Marine. Du zinc, du formica et de la fumée de cigare. Gabriel était au fond, dans un box de skaï rouge. Il riait avec deux types en trench-coat gris. Des visages lisses. Des visages d'État.

Antoine entra. Une masse de granit dans un décor de luxe fragile. Il ignora les agents dont les mains glissaient déjà sous la table.

— Le vent ne vient pas de la mer, Gabriel, dit Antoine. Il vient de la Spelunca. Il sent la honte.

Le silence vida la salle. Le patron du bar fixa ses pieds.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, balbutia Gabriel. On travaille pour la famille.

Antoine plongea la main dans sa poche et jeta les trois douilles sur le marbre. Le bruit fut celui d'un grelot funèbre. Le visage du cadet devint livide.

— Luciani a fait une erreur... balbutia Gabriel. C'était lui ou nous tous. Ces messieurs m'ont assuré que...

— Ces messieurs ? Antoine tourna la tête vers les deux ombres. Ils ne sont rien. Mais toi, tu es mon sang. Et tu as laissé le fer étranger déchirer la chair des nôtres.

L'un des agents, regard de requin, intervint :

— Monsieur Carbone, soyez raisonnable. Votre frère a compris le sens de l'histoire.

— La France est loin, monsieur. Ici, c'est la terre. Et la terre demande des comptes.

Gabriel se leva, sa chaise raclant le sol.

— Ça suffit ! On va avoir les licences, l'argent de Marseille ! On va être des rois !

Antoine posa une main sur l'épaule de son frère. Une pression de mâchoire.

— Un roi sans honneur n'est qu'un valet déguisé. Tu n'as pas bâti un empire. Tu as creusé une fosse.

L'agent de droite esquissa un mouvement. Le poing d'Antoine s'abattit. Le cartilage du nez explosa dans un craquement humide. L'autre voulut dégainer ; Antoine saisit une bouteille de Pastis sur le comptoir et la lui brisa sur le crâne. Odeur d'anis et de sang frais.

Antoine sortit son Colt 1911. Noir. Sans reflet. Il le pointa sur la main de Gabriel.

— Je ne te tuerai pas aujourd'hui. Parce que le sang est une malédiction. Mais tu n'as plus de nom. Si je te revois après le coucher du soleil, je te traiterai comme l'étranger que tu es devenu.

Il ramassa les douilles. Sortit. La pluie lavait les pavés.

Il remonta vers les hauteurs. À la bergerie de granit, Orso attendait, son fusil à pompe sous le menton.

— Antoine... Le petit est là.

Sous une bâche bleue, dans le *\*stazzu\**, Luciani attendait son dernier lit. Antoine posa une balle de MAC 50 récupérée sur le corps sur la table de bois.

— Gabriel a tenu la porte, dit Antoine. On ne pardonne pas pour garder la paix. On tue pour garder l'honneur.

Un vrombissement au loin. Des phares balayèrent la pente. Deux véhicules.

— Ils sont là, grogna Orso.

— Sors par les crêtes, ordonna Antoine. Attends mon signal.

Il éteignit la lampe à pétrole. Obscurité totale. Il s'installa contre la pierre froide. Les portières claquèrent. Des ordres secs en français. Les barbouzes entraient dans le maquis comme des conquérants.

Le premier passa le seuil. Antoine lui brisa la tempe d'un coup de crosse. Il récupéra la MAT 49 de l'homme et la balança dans le ravin. Dehors, une voix cria :

— Carbone ! C'est terminé ! Gabriel a signé !

Antoine sourit. Il dégoupilla une grenade avec les dents. Le goût du fer. Il la lança vers la première voiture. L'explosion déchira la nuit. Dans la confusion des flammes, Antoine sortit. Il tirait avec son Colt. Des coups lents. Cadencés.

Un agent s'écroula, le visage ouvert. Un autre fut fauché par la chevrotine d'Orso depuis les rochers. C'était une boucherie sèche. Antoine arriva près du dernier homme, un gamin aux cheveux courts, tremblant.

— Où est mon frère ?

— À Bastia... au palais...

Antoine lui logea une balle entre les yeux.

Il regarda la carcasse fumante de la voiture. L'odeur du plastique brûlé et de la chair. Le progrès de Gabriel.

— On enterre Luciani, dit Antoine à Orso qui redescendait. Et ensuite, on descend à

Bastia. Gabriel a oublié de me dire au revoir.

Il s'agenouilla près de la fosse qu'il avait commencée. Il écarta les pierres, creusant à mains nues. Ses ongles se fendaient sur le granit. La douleur était une ancre. Le maquis ne digère pas les traîtres, il les broie lentement. Demain, la gendarmerie monterait, mais Antoine serait déjà le silence.

L'honneur est une fosse que l'on creuse jusqu'à l'os. Antoine Carbone venait d'en poser la première pierre.

# Chapitre 11

## Le Dîner des Loups

La pièce était saturée d'une pénombre épaisse, une glue d'ombre que seule la flamme vacillante d'une lampe à pétrole parvenait à trouer. L'odeur était celle de la Corse immuable : le suint de brebis, la cire d'abeille rance et ce fumet de sanglier qui mijotait dans la cuisine, une bête abattue à l'aube dont le sang irriguait encore le souvenir des deux hommes.

Au centre de la table en châtaignier, massive comme un autel sacrificiel, reposait le Smith & Wesson d'Antoine. Un calibre .38 au bronzage usé, un éclat noir et malveillant pointé vers le plexus de Gabriel. Ce dernier restait pétrifié dans son costume de flanelle grise importé de Milan, le dos raide, étranger à ce décor de granit.

Antoine ne bougeait pas. Ses mains larges, aux ongles bordés de deuil permanent, étaient posées à plat sur le bois. Il regardait son frère comme une bête curieuse.

— Mange, Gabriel. La viande va refroidir. Et la graisse figée, ça a le goût de la défaite.

Gabriel déglutit. Le bruit de sa salive résonna dans le silence de la bâtisse. Il baissa les yeux vers son assiette. Le civet était sombre, une mare de sauce épaisse où flottaient des morceaux de chair fibreuse. Il saisit sa fourchette. L'argent tinta contre la porcelaine ébréchée. Un son cristallin, incongru dans ce caveau.

— Tu as mis le fer sur la table, Antoine. On ne met pas l'outil entre deux frères.

Antoine eut un rictus qui n'avait rien d'un sourire.

— La malchance, c'est pour ceux qui croient au destin. Ici, il n'y a que la volonté. Et le sang. Celui qu'on respecte, et celui qu'on vend. Toi, tu as mis des chiffres sur le nom de Luciani.

— Luciani est un boulet ! s'emporta Gabriel. Il a arrosé la foule au Crédit Lyonnais. Trois morts. Les Barbouzes sont à Bastia, Antoine. Ils attendent une tête. Si on ne donne pas le cousin, ils raseront le maquis.

Antoine se pencha en avant. L'odeur du tabac brun vint frapper Gabriel au visage.

— Qu'ils viennent. Le maquis a mangé plus d'hommes de Paris que tu n'as de billets dans ton portefeuille en cuir de veau. On ne livre pas un Luciani. On est son sang, ou on est son juge. Mais on n'est jamais son délateur.

Le vent de Libeccio s'engouffra dans la cheminée, étirant leurs ombres sur les murs. Gabriel posa sa fourchette. Il sentait la pointe invisible du revolver chercher son cœur à travers son tissu coûteux.

— Le monde change, Antoine. Le milieu veut des logisticiens, pas des bandits d'honneur qui sentent la pisse de chèvre. Luciani est un déchet.

La main d'Antoine se referma sur la crosse. Le cliquetis du chien que l'on arme retentit. Un son définitif.

— Un déchet ? C'est ton sang, Gabriel. On a couru dans les mêmes rigoles. Toi, tu as ouvert la porte de derrière. Tu as laissé entrer l'odeur du fioul de Marseille à notre table.

Soudain, un ronronnement de moteur monta de la vallée. Régulier, grave. Des phares jaunes balayèrent les volets clos. Gabriel eut un tressaillement de coupable.

— C'est eux ? demanda Antoine sans ciller. Ils viennent chercher leur colis ?

Gabriel ne répondit pas. Son silence était l'aveu de la géographie vendue, du

sanctuaire profané pour une promesse de préfecture. Antoine se leva, immense. De la main gauche, il remplit les verres d'un vin rouge âpre, épais comme de l'encre.

— Bois. C'est le dernier verre que tu prendras en tant que Carbone.

— Antoine, écoute-moi...

— Tais-toi. Le temps des paroles est mort avec le premier civil que ton cousin a descendu.

Des bruits de pas écrasèrent le gravier à l'extérieur. Des pas mesurés, ceux des nettoyeurs de l'État, des hommes en imperméables sombres et bottines de cuir. Antoine contourna la table et pressa le canon du .38 contre la nuque de Gabriel, là où les cheveux étaient soigneusement coupés.

— Tu penses qu'ils vont te laisser régner ? Une fois le cousin livré, tu ne seras qu'un témoin gênant. Ils n'aiment pas les traîtres, Gabriel. Même ceux qu'ils emploient.

— Laisse-moi sortir... on part en Sardaigne...

— Trop tard.

La porte d'entrée céda sous un coup de bélier. Le bois éclata. Des silhouettes masquées envahirent le vestibule, MAT 49 au poing, lampes tactiques aveuglantes.

— Police ! Ne bougez pas !

Antoine ne tourna pas la tête. Son monde se limitait à la pression de son index.

— Regarde-les, Gabriel. Voilà tes nouveaux amis.

Gabriel ferma les yeux sur l'odeur du fer et de la fin. Le premier coup de feu partit du

Smith & Wesson d'Antoine. Une détonation sèche qui éteignit la lampe à pétrole. La balle traversa la gorge de Gabriel, brisant ses rêves de grandeur dans une gerbe pourpre qui macula la nappe et le granit. Le corps s'effondra, le visage s'écrasant dans le civet de sanglier. Le sang de l'homme et celui de la bête se mélangèrent dans la porcelaine brisée.

Antoine resta debout, bras tendu face aux éclairs des pistolets-mitrailleurs. Il encaissa les impacts sans un cri, avec la solidité du chêne vert. Il s'écroula lentement, ses doigts cherchant une dernière fois le bois de la table de ses ancêtres.

Le silence qui suivit la décharge des MAT 49 fut une chape de plomb. La fumée bleue stagnait sous les poutres. L'ombre de l'Homme Gris se découpa dans l'embrasure. Il n'avait pas de grade, juste cette froideur de bureaucrate dépêché pour amputer une province. Il fit un signe.

Ses hommes s'activèrent avec une précision d'automates. L'un d'eux s'approcha d'Antoine, couché sur le flanc. Le vieux lion respirait encore, un sifflement rauque s'échappant de sa poitrine en ruines. L'Homme Gris s'approcha, ses chaussures de cuir fin crissant sur les douilles de 9mm. Il contempla le carnage, puis alluma une Gauloise sans filtre.

— Ils sont têtus, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion. Ils préfèrent s'entre-tuer pour des principes que personne ne comprend plus depuis la chute de l'Empire. Achevez-le. On n'a pas toute la nuit. Le préfet attend son rapport.

Le canon d'une arme se posa sur la tempe d'Antoine. Un claquement sec. Le dernier Lion du Maquis s'éteignit.

— Nettoyez-moi ça, reprit l'Homme Gris. Déplacez le corps de l'aîné. Mettez-lui le revolver dans la main droite. Et Gabriel... arrangez-le. Qu'on ait l'impression qu'il a tenté de se défendre. On vendra la thèse du règlement de comptes fratricide. La Corse

sauvage, la vendetta atavique. C'est plus propre que de parler de nos services.

On déplaça les cadavres comme de la viande de boucherie. Dans un coin, une porte dérobée grinça. Un agent y débusqua Luciani, recroquevillé dans l'ombre, les yeux écarquillés par une terreur si pure qu'elle le transcendait. Le cousin avait tout vu.

— On en fait quoi, Patron ?

L'Homme Gris observa le gamin tremblant aux pieds des deux morts.

— Si on le tue ici, ça fait un corps de trop pour la version officielle. Chargez-le dans la DS. Il va devenir notre coupable idéal en fuite. Une chute accidentelle des falaises de Bonifacio, plus tard.

On traîna Luciani dehors. Ses pieds rebondissaient sur les marches de pierre. À l'intérieur, la lampe à pétrole renversée commençait à lécher le bord de la nappe. Le feu, vieil allié des secrets, s'occupait d'effacer les traces de bottes qui n'avaient rien de corses.

L'Homme Gris s'arrêta une dernière fois sur le seuil, ajustant son chapeau face aux lueurs blafardes de l'aube.

— Une belle terre, murmura-t-il. Dommage qu'on ne puisse pas la gouverner sans se salir les mains.

Il jeta son mégot dans la flaque de sang d'Antoine. La DS démarra, ses phares jaunes balayant les oliviers avant de disparaître dans les lacets de la montagne. Quelques minutes plus tard, la bâtisse des Carbone n'était plus qu'un brasier, un phare de haine au milieu de la nuit insulaire.

Dans le village voisin, personne ne sortit. On avait entendu le tonnerre des armes, senti l'odeur de la poudre. Mais en 1976, le silence était la seule armure. Les vieux se signèrent, sachant que si les Lions étaient morts, les loups, eux, arrivaient avec les

papiers de la République dans leurs serviettes en cuir.

Le chapitre des Carbone s'achevait dans le crépitement du bois sec. L'État français ferait ses rapports, les journaux parleraient de "banditisme atavique", et l'odeur du myrte continuerait de flotter sur le maquis, indifférente. Car si la maison brûlait, chaque pierre de l'île gardait la mémoire de la trahison. Et tôt ou tard, la terre demanderait des comptes.

# Chapitre 12

## L'Incendie des Alliances

L'air de Bastia, ce soir-là, n'était qu'une promesse de deuil. Il stagnait sur le vieux port, épais comme une nappe de fioul, chargé du sel de la Tyrrhénienne et des effluves de poissons crevés. Le Libeccio hurlait entre les mâts des chalutiers, faisant claquer les drisses comme des coups de fouet sur du cuir tanné.

Dans l'entrepôt des Carbone, une carcasse de tôle et de béton rongée par le salpêtre, la lumière tombait des verrières encrassées en cônes jaunâtres, révélant la danse des poussières et la fumée bleue des Gauloises.

Gabriel Carbone se tenait debout devant la baie vitrée du bureau surélevé. Son costume de flanelle grise semblait une insulte à la crasse environnante. Avant que l'homme de Paris n'ouvre la bouche, Gabriel écrasa froidement sa cigarette dans un cendrier de cristal, notant d'un geste sec un dernier chiffre sur son carnet de comptes. Il n'était pas qu'un dandy ; il était le comptable du sang, et il savait que les colonnes ne s'équilibraient plus.

Derrière lui, l'homme qu'on appelait « Le Préfet » attendait. Un agent des services, un visage de cire sans âge.

— Votre frère est un anachronisme, Gabriel. Un caillou dans la chaussure de l'État. Et vous savez ce qu'on fait avec les cailloux. On les broie.

Gabriel ne se retourna pas. Il fixait les phares d'une DS qui manœuvrait sur le quai.

— Antoine n'est pas un caillou. C'est la montagne. Vous vous y casserez les dents.

— Nous ne sommes plus au temps des vendettas, reprit le Barbouze. La France a besoin d'une Corse stable. Pas d'un seigneur de guerre qui refuse de livrer un gamin sous prétexte que le sang est sacré. Luciani a tué un gendarme. C'est une erreur comtable que nous ne pouvons plus masquer.

Gabriel serra le poing. Antoine avait recueilli le gosse dans le Niolu. Pour lui, livrer la famille n'était pas un compromis, c'était une apostasie.

— Donnez-moi encore quarante-huit heures, lâcha Gabriel. Je suis son frère.

L'homme de Paris s'approcha, l'odeur de l'eau de Cologne bon marché en avant.

— On ne vous demande plus de gérer votre frère. On constate que vous en êtes incapable. Antoine Carbone est devenu un risque systémique. Et vous, Gabriel... vous commencez à ressembler à une perte sèche. Descendez. Allez respirer l'odeur du fioul une dernière fois.

Gabriel comprit. Il n'était plus l'architecte, mais le pion qu'on sacrifiait pour débloquer la partie.

En bas, l'obscurité était peuplée de spectres. Antoine Carbone était assis sur une caisse, nettoyant un Smith & Wesson 1917 avec un morceau de flanelle huileuse. Sa veste en velours côtelé semblait sculptée dans la roche.

— Ils sont là-haut, les corbeaux ? demanda Antoine.

— Ils veulent Luciani. Maintenant. Sinon, ils brûlent tout.

Antoine leva le regard vers son cadet. Un regard de douleur minérale.

— Tu parles d'hectares et de papier timbré, Gabriel. Si on livre Luciani, on n'est plus des Carbone. On est des chiens à qui on lance de la viande pour qu'ils ne aboient pas.

— Mais on va mourir ! hurla Gabriel. C'est l'État, Antoine ! Une machine qui broie tout !

Antoine se leva lentement, rangeant son revolver à la ceinture.

— La machine a besoin d'huile. Et l'huile, ici, c'est notre peur. Moi, je n'ai plus peur. Ces gens de Paris sentent le papier neuf. Ils ne savent pas ce que c'est que de tenir une terre.

Il posa sa main calleuse sur la joue de son frère. Un geste de tendresse funèbre.

— Tes ailes en soie sont en train de cramer. Dis-leur qu'Antoine Carbone les attend.

Soudain, le vrombissement gras d'un camion-citerne étouffa le vent. Antoine projeta Gabriel derrière un pilier de béton. Le choc fut immédiat. Ce ne fut pas une explosion brillante, mais une déchirure thermique qui aspira l'air avant de le recracher en onde de choc.

Puis, le silence. Un silence de mort, lourd, pesant quelques secondes sur les décombres fumants.

Le chaos reprit. Trois hommes en combinaisons sombres franchirent la brèche, MAT-49 au poing. Le \*clac-clac\* métallique des culasses résonna dans la nef. Un employé, Toussaint, tenta de ramper. Un agent lui logea une balle dans le front. La tête explosa contre une caisse de vin.

Antoine ne tira pas au jugé. Il surgit de l'ombre, saisit le canon d'une MAT-49, le dévia, et enfonça son pouce dans l'orbite d'un agent à travers l'œillet du masque. Un

craquement de cartilage, puis une balle de .45 sous le menton. Le crâne fut projeté contre le béton.

— Viens ! hurla Antoine en traînant Gabriel vers la porte de fer.

Une rafale faucha Gabriel à l'épaule. Il s'effondra, le souffle coupé par le tisonnier chauffé à blanc de la douleur. Antoine le chargea sur son dos, ignorant les balles qui sifflaient, et s'enfonça dans les ruelles vers les hauteurs du Cap.

L'ascension vers la mine de Farinole fut un calvaire de granit et de sang. Antoine déposa son frère près d'un muret.

— Pourquoi, Gabriel ? demanda-t-il enfin.

— Le monde change, Antoine... On ne peut plus vivre de chèvres...

Antoine lui plaqua le visage contre la pierre.

— On est des Carbone. On ne finit pas dans un dossier de préfecture.

Deux agents apparurent. Antoine glissa dans le maquis comme un prédateur. Il égorgea le premier au couteau de berger. Le second se retourna, mais le Smith & Wesson tonna. La balle de .45 frappa le front, repeignant l'écorce d'un chêne vert d'une bouillie écarlate.

Ils atteignirent les galeries de la mine. L'odeur de rouille et de soufre remplaça celle du sel. Antoine déposa Gabriel contre une paroi suintante.

— Je sauve le nom. Pas l'homme, murmura Antoine en recousant la plaie de son frère avec du fil de pêche, sans un regard pour ses larmes.

Les agents de Paris s'engagèrent dans le tunnel. Antoine s'effaça dans un boyau latéral. Quand le premier homme passa, il lui planta sa lame sous la mâchoire. Le gargouillement fut bref. Il éteignit la lampe de l'agent. Noir total.

Une grenade lacrymogène roula au sol. Antoine traîna Gabriel vers les puits d'aération. Une balle lui faucha la cuisse. Il tomba sur un genou, le sang giclant dans la poussière de fer.

— Laisse-moi... cracha Gabriel.

— Je ne peux pas, Gabriel. Tu parlerais.

Antoine leva son revolver. Il ne visa pas les agents qui approchaient sous les faisceaux de leurs torches. Il visa les poutres de soutènement vermoulues.

\*Pan.\* Le bois éclata.

\*Pan.\* Le métal ricocha sur le schiste dans un sifflement strident. Le pilier gémit.

\*Pan.\*

Le temps s'arrêta. Puis la montagne tressaillit. Des tonnes de schiste et de fer s'effondrèrent dans un fracas de fin du monde, broyant les corps et étouffant les cris. La mine referma sa gueule sur les frères Carbone.

Dehors, sur le vieux port, le commandant Lefebvre regardait l'entrepôt brûler. L'essence dévorait les archives. Le vieux comptable, Mattei, le regardait avec une lassitude millénaire.

— On n'efface pas une famille avec de l'essence, petit fonctionnaire.

Un cri retentit. Orsini, le traître, s'effondra, un trou net au milieu du front. Une silhouette s'évanouit dans l'ombre des filets de pêche. Lefebvre ramassa une douille

marquée d'une croix. Luciani.

— On s'en va, dit Lefebvre, le visage livide. L'abcès est crevé.

Alors que la DS quittait Bastia, Lefebvre sentit le poids de la douille dans sa poche. Il avait gagné sur le papier, mais l'honneur restait enfoui sous le granit, là où aucune administration ne pourrait jamais le taxer. Le Libeccio continua de hurler, emportant avec lui l'odeur du sang et de la cendre, tandis que les Lions du Maquis rejoignaient enfin la terre qui les avait engendrés.

# Chapitre 13

## Le Vent de la Vendetta

Le Libeccio ne soufflait pas seulement sur la crête des montagnes ; il hurlait à travers les fentes du granit, un râle de supplicié s'engouffrait dans les ruines de la métairie familiale. Ici, à quelques lieues au-dessus de Bastia, le temps n'avait pas d'emprise sur l'odeur. Ça sentait la poussière de pierre, le purin séché et cette fragrance âcre de myrte qui, mêlée au tabac brun des Gauloises d'Antoine, composait le parfum de la fin d'un monde.

Antoine Carbone attendait, assis sur une caisse de bois vermoulu. Ses doigts, épais comme des racines de vieux chêne, caressaient le canon froid de son fusil à pompe. Il regardait le vide, là où la porte n'existait plus, là où l'obscurité dévorait le maquis. Dans sa bouche, le goût du café trop cuit lui rappelait les veillées de chasse. Mais cette nuit, le gibier portait son propre nom.

Le craquement de la pierraille se fit entendre bien avant que les phares jaunes de la DS 21 n'incendient la carcasse de la maison. Le moteur de la Citroën s'éteignit dans un cliquetis de soupapes surchauffées. Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un linceul.

Gabriel sortit de la voiture. Son costume en alpaga gris perle jurait avec la boue qui maculait ses mocassins italiens. Il entra dans la ruine, le pas léger, une silhouette de papier ciré face à la masse de pierre qu'était son frère.

— Tu as toujours aimé la poussière, Antoine, dit Gabriel. Sa voix était lisse. C'est ton élément. Le passé. Les murs qui tombent.

Antoine ne bougea pas un cil. Il tira une bouffée de sa cigarette, la braise éclairant brièvement ses traits sculptés par la fatigue.

— La poussière, c'est ce qui reste quand on a fini de mentir, répondit l'aîné. Ici, on sait d'où on vient. Toi, tu sens le parfum de Marseille et la sueur des bureaux de Paris. Tu sens la trahison, Gabriel. Ça te colle à la peau plus que le sang de Luciani.

Gabriel s'arrêta à deux mètres d'Antoine. Il ajusta sa cravate, une armure de soie dérisoire.

— Luciani était un boulet, Antoine. À cause de lui, on a toute la PJ de France qui nous renifle le cul. J'ai stabilisé la situation. On donne le petit, on récupère les lignes de transport, et on oublie cet été. C'est de la gestion.

Antoine se leva lentement. Le craquement de ses genoux répondit au sifflement du vent. Il fit un pas en avant. L'odeur de Gabriel, un mélange de cologne coûteuse et de peur, heurta ses narines.

— Tu t'assois avec les préfets, Gabriel. Mais n'oublie pas : quand ils ont fini de manger, c'est toi qu'ils jettent avec les restes. Tu crois qu'ils te respectent ? Pour eux, tu es juste un berger qui a appris à porter un costume. Un outil. Et un outil, quand on n'en a plus besoin, on le brise.

Gabriel laissa échapper un gloussement qui s'étouffa aussitôt dans la fumée de sa cigarette.

— Le berger, c'est toi, Antoine. Tu veux mourir avec ton honneur dans une bergerie qui prend l'eau. L'honneur ne remplit pas les coffres. J'ai construit un empire, et je ne vais pas le laisser brûler pour des principes d'un autre siècle.

— Ton empire est fait de cendres, Gabriel. Et les cendres, ça s'envole avec le

Libeccio.

Gabriel porta la main à l'intérieur de sa veste, un mouvement vif, éduqué. Mais Antoine n'était pas un escrimeur. Avant que la main de son cadet ne puisse saisir le petit calibre sous son aisselle, l'aîné projeta son poing massif. Le choc fut brutal, un bruit d'os brisé. Gabriel fut projeté contre un muret. Son nez explosa, inondant son costume de ce rouge artériel que seule la violence pure sait produire.

Antoine ne lui laissa pas le temps de respirer. Il l'attrapa par le col et le projeta contre une poutre de châtaignier.

— Regarde-toi ! hurla Antoine, perdant son calme. Regarde ton beau visage de traître. C'est ça que tu voulais ?

Gabriel, les dents rouges, tenta un sourire.

— Tu... tu es déjà mort, Antoine. Les barbouzes... ils sont déjà là. Ils ont besoin d'un seul interlocuteur. Un qui obéit.

Des silhouettes se dessinèrent dans les ruines. Des hommes en imperméables sombres, les mains dans les poches. L'un d'eux s'avança dans la lumière des phares. Tavernier. Il alluma une cigarette avec un briquet en or qui cliqueta dans le silence.

— Monsieur Carbone, lança Tavernier. Nous avons un accord avec votre frère. Ne gêchez pas tout pour une question de tempérament.

Antoine ne détourna pas son arme de la gorge de Gabriel.

— La paix sociale, dit-il avec mépris. Vous voulez dire votre tranquillité pour continuer à piller l'île. Gabriel n'est rien pour vous. Une signature au bas d'un contrat de sang.

— Il est le futur, répliqua Tavernier en exhalant une volute bleue. Vous, Antoine, vous êtes le passé. Et le passé, on l'enterre. Posez cette arme. On emmène le petit Luciani, et tout rentre dans l'ordre.

Antoine vit la main de Gabriel glisser vers le sol, là où son pistolet était tombé. Le vent redoubla, faisant gémir la charpente. L'aîné comprit que la fin ne serait pas une fusillade héroïque, mais une boucherie silencieuse sous la bénédiction d'un État qui se lavait les mains dans l'eau de mer de Bastia.

— Tu entends, Gabriel ? Ils veulent t'emmener pour que tu puisses continuer à ramper pour eux.

D'un mouvement brusque, Antoine retourna son fusil et frappa le crâne de son frère avec la crosse. Le choc fut sourd. Gabriel s'écroula, inconscient. Antoine se redressa et lâcha son arme. Elle tomba dans un bruit mat.

— Vous ne l'aurez pas vivant, dit Antoine. Et vous ne m'aurez pas non plus.

Tavernier soupira. Un signe de tête. Le cliquetis des culasses résonna.

— C'est dommage, Antoine. Vous êtes trop entier.

Antoine sourit. Un sourire sauvage. Il sortit un vieux briquet Zippo de sa poche. La flamme vacilla. À ses pieds, les bidons d'essence qu'il avait disposés avant l'arrivée de la DS attendaient l'étincelle. L'odeur du fioul envahit soudain l'espace, chassant le myrte.

— Si cette maison doit tomber, elle tombera avec tout le monde à l'intérieur.

Tavernier écarquilla les yeux.

— Tirez !

Le premier coup de feu déchira la nuit, mais Antoine avait déjà lâché le briquet. L'explosion fut un rugissement qui couvrit le Libeccio. En une fraction de seconde, la ruine devint un brasier, un phare de haine dressé sur la montagne.

Dans la fournaise, Antoine ne sentait plus le froid du métal, seulement la chaleur purificatrice. Il vit l'ombre de son frère disparaître sous un mur qui s'effondrait. Il vit les Barbouzes reculer, leurs visages de fonctionnaires déformés par la peur primale.

Il s'assit de nouveau sur sa caisse, alors que les flammes léchaient ses vêtements. Il alluma une dernière Gauloise au brasier qui dévorait sa vie. Il n'était plus un chef de clan, ni un fugitif. Il redevenait une pierre parmi les pierres.

Le sang de Luciani était vengé. Le sang des Carbone retournait à la terre, lavé par le feu. Les lions du maquis mouraient debout, dans le silence de granit qui avait toujours été leur seul allié. Demain, il ne resterait que des débris noircis et le sifflement du vent sur les tombes sans nom.

La violence était consommée. La vendetta était accomplie. Antoine ferma les yeux. La chaleur était devenue une amie. Dans ses dernières pensées, il revit le maquis vert de son enfance, avant que l'argent ne vienne en ternir les couleurs.

Dehors, Tavernier regardait le brasier avec une impuissance rageuse. L'État n'avait pas gagné. Il n'avait fait que constater que certaines âmes étaient plus dures que les balles de leurs pistolets. Le feu finit par s'apaiser, laissant la ruine fumante sous les étoiles froides de Haute-Corse. Tout était fini. Le vent avait tout emporté.

# Chapitre 14

## La Sentance de la Montagne

Le Libeccio s'était tu. Ce n'était pas un signe de paix, mais une apnée, l'instant de sursis avant que la montagne ne reprenne son souffle pour tout balayer. L'obscurité sur le Cap était une poisse d'encre qui rouillait les âmes.

Dans l'habitacle de la Citroën DS 21, l'odeur stagnait, mélange écœurant de tabac froid, de cuir mouillé et de la sueur acide de Gabriel. Antoine tenait le volant de ses mains de paysan, des mains larges, crevassées, dont les ongles gardaient une bordure de terre. Il ne regardait pas son frère. Il fixait la route, ce ruban de goudron défoncé serpentant entre la lauze et le vide. Les phares jaunes coupaient la brume en tranches régulières, révélant des troncs de châtaigniers tordus comme des suppliciés.

Derrière eux, les deux Peugeot 504 des « Parisiens » suivaient, leurs optiques collées au coffre de la DS.

— Tu es sûr de l'endroit, Antoine ? lança Gabriel.

Sa voix dérailla. Il sortit un briquet en or, un objet clinquant qui n'avait rien à faire ici. La flamme éclaira son visage : les traits étaient fins, mais mangés par une ambition qui lui donnait l'air d'un vieillard précoce. Gabriel, le petit frère qui voulait transformer le maquis en conseil d'administration, s'effondrait nerveusement, les doigts tressautant contre son veston italien.

— Je connais chaque caillou, répondit Antoine. C'est là que le grand-père cachait les bêtes. C'est là qu'on cache ce qui ne doit pas être trouvé.

Gabriel aspira une bouffée de cigarette. La fumée se figea contre le pare-brise.

— Vaugirard et ses hommes... ils ne sont pas là pour faire du tourisme. Ils veulent que l'affaire Luciani soit réglée. Le sang, c'est bien beau, Antoine, mais Paris préfère les dossiers classés.

Antoine serra les doigts sur le volant. Il sentit le craquement du cuir. Luciani. Le cousin. Un gamin aux mains moites dont le fusil avait tremblé lors d'un braquage à Bastia. Gabriel l'avait déjà vendu, emballé pour les Barbouzes en échange d'un laissez-passer vers Marseille.

— Le sang n'est pas un dossier, Gabriel. C'est un lien.

Gabriel eut un rire nerveux, un bruit sec qui sonna comme un bris de verre.

— Ce que je suis ? Je suis celui qui nous sort de la boue ! On ne vit plus de vendettas. L'argent, les casinos... c'est ça, le futur. Luciani était un poids mort.

Antoine ne répondit pas. Il rétrograda. La DS s'engagea sur une piste de schiste s'enfonçant vers les gorges. Ici, le silence de la montagne devenait une pression sur les tympans. Ils arrivèrent sur un terre-plein surplombant un gouffre. En bas, le torrent fracassait les ténèbres.

Les portières des 504 s'ouvrirent. Quatre hommes en descendirent, imperméables sombres et regard vide. Vaugirard, le chef de meute, s'avança. Un visage couturé, une allure de fonctionnaire des caves de la République. Antoine sortit. Le froid le frappa comme une gifle nécessaire.

— On y est, Carbone, dit Vaugirard. Sa voix était une machine. Où est le cousin ?

Gabriel sortit à son tour. Il tremblait, le luxe de ses vêtements soudain ridicule face à

l'immensité minérale.

— Dans la bergerie, un peu plus haut. Mon frère va nous y mener.

Antoine regarda Gabriel. Une pitié lourde comme une pierre de tombe l'envahit. Il vit dans les yeux de son frère une absence totale de compréhension. Gabriel pensait inviter le diable à sa table et s'en sortir avec un pourboire.

— Marchez, dit simplement Antoine.

Le groupe s'ébranla. À droite, la paroi de schiste noir ; à gauche, le vide absolu. Antoine sentait le poids du Beretta contre ses reins. Soudain, il s'arrêta devant une faille dissimulée par des buissons de ronces.

— C'est ici.

Vaugirard fit un signe. Deux hommes sortirent des PM-Mat 49. Le cliquetis des culasses déchira la nuit.

— Allez-y, Carbone, ordonna Vaugirard à Gabriel. Montrez-nous la marchandise.

Gabriel écarta les branches. La lueur d'une lampe balaya l'intérieur. Il n'y avait rien. Juste un sac de jute rempli de cailloux et une photo de famille jaunie.

— Y'a rien, Antoine... murmura Gabriel, sa voix étranglée.

Un sifflement court déchira l'air. Du haut de la crête, une décharge de chevrotine éclata. Le premier agent fut projeté contre la paroi, le visage pulvérisé. Le sang gicla, métallique, éclaboussant le granit froid.

— Embuscade ! hurla Vaugirard.

Le chaos fut rapide, sale. Les Barbouzes arrosèrent le noir de rafales erratiques. Mais les hommes du maquis, les vieux amis d'Antoine, tiraient depuis les ombres. Des coups isolés, précis.

Antoine attrapa Gabriel par le col et le projeta au sol.

— Tu pensais que j'allais te laisser livrer notre sang ? rugit Antoine à son oreille. Tu as voulu vendre la montagne, mais elle se défend.

Gabriel pleurait dans la boue. Vaugirard, blessé à l'épaule, tentait de se replier. Antoine se leva, immense silhouette de pierre. Il marcha vers l'agent avec une lenteur terrifiante. Un second Barbouze surgit ; un couteau de berger lui transperça la gorge. L'homme s'effondra dans un gargouillis atroce, le bruit d'une bouteille qu'on vide.

Antoine arriva sur Vaugirard, adossé à une roue de la DS. Son souffle était court, sifflant.

— Vous êtes morts, Carbone... cracha-t-il. Paris enverra l'armée.

Antoine braqua son Beretta sur le front de l'homme.

— Paris ? C'est de l'autre côté de l'eau, Vaugirard. Ici, on ne discute pas avec l'État. On l'enterre.

Le coup fut un point final au milieu d'une phrase. Net. Sec.

Antoine se retourna. Le silence était revenu, seulement troublé par les gémissements de Gabriel. Les ombres se détachèrent de la roche. Des bergers au visage tanné s'approchèrent, regardant Gabriel avec un mépris souverain. Antoine releva son frère sans ménagement. Le cadet était une épave.

— Pour le monde, tu es mort ce soir avec eux, dit Antoine. Pour moi, tu n'es plus rien.

Il lui fourra une liasse de billets dans la main.

— Descends vers le port. Il y a un bateau pour l'Italie. Si je revois ton visage sur cette île, je ne serai plus ton frère. Je serai la montagne. Et la montagne n'a pas de pitié.

Gabriel regarda l'argent, puis le cadavre de Vaugirard. Il s'enfuit dans l'obscurité, trébuchant sur les lauzes. Antoine resta seul. Il alluma une Gauloise.

— Ramassez les étuis, dit-il à ses hommes. On ne laisse rien aux corbeaux.

Trois heures plus tard, Antoine descendit vers le village de Pietracorbara. Il entra chez Santucci, le mouchard. L'homme était attablé devant une soupe froide. Il se figea, la cuillère tremblante.

— Antoine... ils m'ont forcé...

Antoine ne sortit pas son arme. Il s'approcha, ses mains larges se refermant sur la gorge du traître. Pas de discours. Juste la poigne du clan. Le bois de la chaise craqua, puis plus rien.

Il ressortit dans la nuit. Au loin, le vrombissement des hélicoptères Alouette III annonçait l'arrivée des renforts de Paris. Antoine Carbone s'enfonça sous la canopée des chênes verts. La guerre commençait à peine, une guerre sale, sans honneur. Il resterait debout jusqu'à la dernière pierre.

La montagne avait rendu son verdict. Sur le Cap Corse, personne ne faisait appel.

# Chapitre 15

## Un Empire de Cendres

Le silence qui suivit le dernier coup de feu fut plus lourd que la déflagration. Dans le vallon de l'Asco, le vent semblait retenir son souffle, pétrifié. Antoine Carbone était debout, les pieds ancrés dans la terre grasse, celle qui boit le sang sans jamais dire merci. À ses pieds, le corps de Gabriel, son cadet, n'était plus qu'un amas de laine fine et de soie italienne, souillé par la poussière et le rouge qui s'élargissait sur son plastron blanc.

Le visage de Gabriel était tourné vers le ciel, ses yeux clairs fixant un azur qu'il ne verrait plus. Il avait voulu Paris, les dorures et le respect des hommes de l'ombre de la capitale. Il n'avait récolté que le froid du plomb.

Antoine rangea son arme, un geste de corvée achevée. Le clic métallique du holster heurta le silence. Il tira une Gauloise d'un paquet froissé. La fumée bleue stagna dans l'air humide, se mélangeant à l'odeur âcre de la cordite et du thym écrasé.

— Tu as voulu jouer aux échecs avec des loups, Gabriel, murmura-t-il d'une voix qui grattait comme du gravier. Mais ici, il n'y a que la terre.

Il se mit en marche. Ses bottes de cuir usé s'enfonçaient dans le sol meuble. Il dépassa la carcasse de la Citroën DS, dont les phares jaunes, brisés, ressemblaient à des yeux crevés. Plus loin, dans le fossé, gisait le cousin Luciani. Antoine se signa, un geste machinal, dénué de foi.

Il monta vers la bâtisse familiale, une carcasse de pierre grise agrippée à la falaise. À l'intérieur, l'ombre était fraîche. Il s'approcha de la cheminée, vida une bouteille de

grappa sur les rideaux, les tapis et les vieux papiers de famille. L'alcool empesta la pièce. Il craqua une allumette et la lâcha. Le feu prit instantanément, léchant le bois sec des meubles séculaires. Antoine recula, sortant de la maison alors que la fumée s'échappait par les fenêtres. La demeure des Carbone devenait une torche dans la nuit.

Il gagna le vieux cimetière, à la lisière du village. Le portail de fer forgé grimaça sous sa main. Antoine s'assit sur la dalle de son grand-père. Le granit était d'un froid qui pénétrait les os. Il fixa ses mains tachées de ce fluide sombre qui ne part jamais vraiment.

C'est alors qu'il l'entendit. Le moteur.

Une plainte lointaine, un bourdonnement mécanique. Une Citroën DS montait lentement, négociant les lacets avec une arrogance citadine. Elle s'immobilisa à cinquante mètres. Deux portières claquèrent. Trois silhouettes se détachèrent du fond gris de la montagne. Des manteaux longs, des chaussures de cuir qui n'avaient jamais quitté le trottoir. Les barbouzes.

L'un d'eux s'avança seul. Vasseur. Un homme sans visage, dont les yeux avaient la couleur de l'acier des rails. Il s'arrêta à dix pas d'Antoine, regarda la maison en flammes, puis l'homme assis sur la tombe.

— C'est un beau feu, Carbone, dit Vasseur d'une voix monocorde. Un peu excessif. On aurait pu récupérer des documents. Des noms.

Antoine ne répondit pas. Il fixa le bout incandescent de sa cigarette.

— Gabriel n'aurait pas voulu ça, continua l'agent. Il comprenait le monde moderne. Les banques, Marseille. Toi, tu n'es qu'un verrou rouillé. Et quand un verrou résiste, on change la porte.

— Mon frère est mort pour vos promesses, dit Antoine. Sa voix était basse, arrachée au maquis. Vous lui avez vendu un empire. Vous lui avez donné une fosse commune.

Vasseur eut un rire sec.

— Il a choisi son camp. On ne peut pas moderniser cette île avec des codes d'honneur périmés. Gabriel était l'outil. Tu étais l'obstacle.

Vasseur fit un signe. Les deux autres hommes ouvrirent leurs manteaux sur des pistolets-mitrailleurs MAT-49. Antoine ne broncha pas. Il écrasa sa cigarette sur la pierre tombale.

— Où est Luciani ? demanda Vasseur. Le cousin nous le faut. Mort ou vif.

— Luciani a retrouvé le silence, répondit Antoine.

— Dommage. Bon. Finissons-en. On ne laisse pas de braises après un incendie. Tu as une préférence ? Le fossé ou la cave brûlée ?

Antoine se leva. Ses articulations craquèrent. Il n'était plus un homme fatigué ; il était la montagne.

— Ici, dit-il en désignant le granit sous ses pieds. C'est la terre des Carbone.

Vasseur recula d'un pas pour laisser le champ libre aux tueurs. L'un des hommes s'avança, l'arme levée. Le temps s'étira, saturé d'une odeur métallique.

La violence fut brève.

Un coup de feu tonna. Pas une rafale de MAT-49, mais le cri sourd d'un fusil de chasse de gros calibre. La charge frappa le premier tueur en plein thorax, le projetant contre la carrosserie de la DS. Le sang gicla sur la peinture noire. Vasseur sursauta, les yeux écarquillés.

Le deuxième agent n'eut pas le temps de pivoter. Antoine, dans un mouvement de fauve, avait saisi le fusil juxtaposé posé contre le muret. Il ne visa pas. Il connaissait cette arme comme ses propres bras.

Le canon cracha deux fois.

La première décharge déchira l'épaule de l'homme. La seconde lui emporta la mâchoire. Le tueur s'effondra dans la poussière, les jambes agitées de spasmes ridicules. Vasseur, pétrifié, chercha son pistolet sous son manteau, mais le froid du canon d'Antoine se posa sous son menton.

— Qui a tiré ? bafouilla l'agent, livide. On nous a dit que tu étais seul !

Antoine approcha son visage. Vasseur vit les rides creusées par le soleil et ce vide immense dans les prunelles du Corse.

— On n'est jamais seul dans le maquis. La pierre a des oreilles.

D'un bosquet de lentisques émergea le vieux Mattei, un berger qui ne parlait jamais. Il tenait son vieux fusil de chasse, la fumée s'échappant encore des canons. Vasseur comprit que ses dossiers et ses complots ne valaient rien ici. Dans ce décor de granit, seule la dette de sang comptait.

— Écoutez, Carbone... balbutia Vasseur. On peut s'arranger. De l'argent. Beaucoup d'argent.

Antoine appuya le métal contre la gorge de l'homme. Il sentit le pouls de l'agent, rapide et désordonné. Le rythme de la peur.

— L'argent, dit Antoine. C'est avec ça que vous avez acheté Gabriel. Vous pensiez qu'on pouvait tout évaluer en francs. Le nom. Le sang. La terre.

— C’est comme ça que le monde tourne ! cria Vasseur. Ton honneur est une cage ! Ta maison brûle, ta famille est morte ! Tu n’as rien gagné !

Antoine fixa les flammes qui commençaient à baisser là-haut. Le toit s’était effondré.  
— J’ai gagné le silence, dit-il.

Sans hésitation, il pressa la détente. Le bruit fut étouffé par la chair. Le corps de Vasseur s’affaissa mollement. Ses chaussures de ville s’enfoncèrent dans la boue et la cendre.

Antoine ne regarda pas le cadavre. Il se tourna vers Mattei, qui lui tendit une flasque de cuir. Antoine en but une gorgée. C’était du vin âpre qui brûlait la gorge.  
— Merci, Mattei.

— Il faut les cacher ? demanda le berger d’une voix de branche sèche.

— Non. Laisse-les ici. Laisse la montagne les digérer. Leurs chefs en enverront d’autres, mais ils ne trouveront que des pierres.

Antoine ramassa son fusil et une petite sacoche contenant du pain et du fromage. Il regarda une dernière fois les ruines de la maison. Le brasier n’était plus qu’un tas de charbons ardents.

— Adieu, Gabriel.

Il s’enfonça dans le maquis. Le sentier était étroit, escarpé. Il ne se retourna pas. Derrière lui, la Citroën DS commençait à être recouverte par une neige de cendres noires.

Dans quelques heures, les gendarmes monteraient. Ils feraient des rapports. Ils chercheraient Antoine Carbone. Mais on ne cherche pas une pierre dans un

éboulement. Antoine s'enfonça sous le couvert des arbres. L'odeur du maquis reprenait ses droits : l'humus, la mousse, le froid. Il se sentait enfin à sa place. Loin des trahisons, loin des ambitions de Gabriel, loin de la corruption des bureaux.

L'honneur était sauf. La lignée était éteinte. Dans le silence de la montagne, seule la pierre restait pour témoigner que les Carbone avaient, un jour, régné sur ce monde. Antoine Carbone ne bougeait plus, ses yeux fixés sur l'horizon où la lune se voilait. Il n'était plus un homme, il était une ombre errante, un spectre parmi les châtaigniers.

L'empire de cendres était son seul royaume. Le silence, enfin, était total.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "LES LIONS DU MAQUIS"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)